JACQUES FLACH. — ESSAI SUR LA FORMATION DE L'ESPRIT PUBLIC ALLEMAND. — PRIX : 3 FRANCS.

T
671
(1915)

# Essai

sur

# La Formation

de

# L'Esprit public allemand

PAR

JACQUES FLACH
*Membre de l'Institut*
*Professeur au Collège de France*

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

T. 671

DEUXIÈME ÉDITION

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

LIBRAIRIE
DE LA SOCIÉTÉ DU
RECUEIL SIREY
Anne Mson Larose et Forcel
*LÉON TENIN, Directeur*
22, Rue Soufflot, PARIS-5e

MCMXV

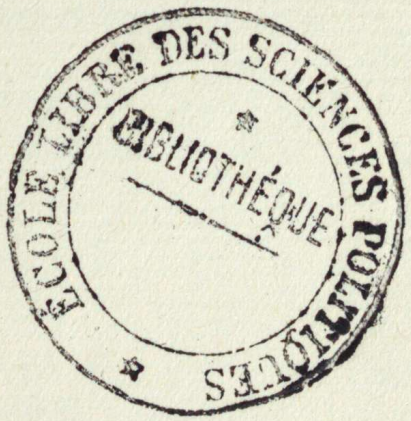
BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1 610 505

13936

# La Formation

de

# L'Esprit public Allemand



# Essai

sur

# La Formation

de

# L'Esprit public allemand

PAR

JACQUES FLACH

*Membre de l'Institut*

*Professeur au Collège de France*

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

T 67

DEUXIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE

DE LA SOCIÉTÉ DU

RECUEIL SIREY

Anne Mson Larose et Forcel

*LÉON TENIN, Directeur*

22, Rue Soufflot, PARIS-5e

MCMXV

Bordeaux, imprimerie Y. Cadoret, 17, rue Poquelin-Molière.

A MESSIEURS

# HENRI BERGSON et ÉMILE BOUTROUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

*Mes chers Confrères,*

*C'est pour moi une bonne fortune que les idées maîtresses de cet Essai s'harmonisent avec le jugement, qu'en magnifique langage, de toute la hauteur de votre pensée philosophique, vous avez porté sur l'Allemagne qui nous combat.*

*A ce titre seul, l'hommage de mon opuscule vous revenait.*

*Il vous appartient doublement, par votre bonne grâce à l'accepter, comme une marque de mon affectueuse gratitude.*

Jacques FLACH.

# TABLE


| | | Pages |
|---|---|---|
| Chapitre I. | — Souvenirs personnels | 11 |
| — II. | — Les deux Allemagnes | 19 |
| — III. | — L'opinion publique | 29 |
| — IV. | — L'âme allemande | 37 |
| — V. | — Formation intellectuelle et sentiment national. | 41 |
| — VI. | — Les doctrines philosophiques et mystico-religieuses | 49 |
| — VII. | — L'orgueil teuton et la « volonté de puissance ». — Histoire et temps présent | 57 |
| — VIII. | — Mensonge et sophistiquerie | 73 |
| — IX. | — L'essor allemand et le chant populaire | 85 |
| — X. | — La prussification. — Réalisme et illusion | 91 |
| — XI. | — Militarisme et éducation nationale | 97 |
| — XII. | — *Deutschtum* et *Organisation* | 105 |
| — XIII. | — La patrie mondiale | 111 |
| — XIV. | — Conclusion | 115 |
| Appendice. | — I. Prévisions logiques de Benjamin Constant | 119 |
| | II. Les vues prophétiques et les jugements d'Edgard Quinet sur l'Allemagne | 121 |

# La Formation

de

# l'Esprit public allemand [1]

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

---

Nous ne risquons guère, à cette heure, si nous voulons nous représenter l'état des esprits en Allemagne, de tomber dans une partialité analogue à celle de Tacite ou de M^me^ de Staël. C'est vers un extrême opposé que l'ardeur de la lutte pourrait nous entraîner. Et nous devons nous en garder. Quelque déloyal que soit un adversaire, nous avons trop en France le sens de l'honneur et l'amour de la justice pour faire céder la vérité à la passion. Or, il ne nous suffit

---

(1) Diverses parties de cette étude ont été lues à l'*Académie des sciences morales et politiques*, dans sa séance du 5 décembre 1914.

pas de flétrir, de toute l'énergie de notre âme, tant de violations sacrilèges et sauvages des lois de l'humanité, tant d'odieuses ruptures des pactes les plus formels, il nous importe de remonter aux sources de cette barbarie et de cette félonie, d'en délimiter l'étendue, d'en sonder la profondeur, d'établir le départ des responsabilités individuelles ou collectives, à la fois pour nous gouverner au milieu des événements qui sévissent et pour entrevoir quelle paix salutaire pourra y mettre fin à jamais.

---

# CHAPITRE PREMIER

## SOUVENIRS PERSONNELS

Chacun sait et chacun sent que l'esprit public allemand a subi des transformations radicales à des époques récentes. Mais s'expliquent-elles par les seuls faits contemporains? Ne se rattachent-elles point par des liens étroits à l'histoire politique et à l'histoire intellectuelle de l'Allemagne? Quelle a été, en ce qui les concerne, l'action réciproque ou réflexe des conjonctures et des idées, des sentiments et des intérêts?

Une telle investigation ne saurait s'improviser. Elle suppose une pratique suivie des choses de l'Allemagne. Je ne me flatte certes pas de remplir toutes les conditions qu'elle exigerait pour être parfaite. Du moins ai-je acquis, indépendamment des connaissances de l'histoire, une longue familiarité avec les mœurs, les habitudes d'esprit, le caractère du peuple allemand. Et ce sera comme une orientation de cette étude que

de la jalonner par des points de repère pris de mon expérience personnelle.

*
* *

Mon plus lointain souvenir d'enfance a la valeur d'un symbole. Je revois la sentinelle prussienne, coiffée du casque à pointe, qui montait la garde sur la rive badoise, à la tête du pont de Kehl. Elle personnifiait (c'était après 1848) la Prusse qui était accourue pour faire rentrer dans l'ordre les révolutionnaires badois, et pour faire front à l'ennemi héréditaire (*l'Erbfeind*), dont la frontière passait au milieu du Rhin.

Quelques années s'écoulent, la guerre d'Italie éclate ; je séjourne dans le Wurtemberg et j'ai l'impression très vive que toutes les sympathies vont à l'Autriche, dont on escompte la victoire, et qu'on en veut mortellement à la France de combattre pour l'indépendance de l'Italie.

Un séjour postérieur en Allemagne me fait percevoir un tout autre son de cloche. C'est la note prussienne que je recueille. Dans des conversations privées avec des Prussiens, j'entends un éloge enthousiaste de la politique de Napoléon III, si enthousiaste, que, loin d'en être fier, j'en deviens inquiet pour mon pays. Ce n'est pas,

tant s'en faut, le défenseur du principe des nationalités qu'on admire en Napoléon. Le grand mérite qu'on exalte, c'est d'avoir successivement rejeté la Russie de l'Europe et soustrait l'Allemagne à l'influence *anti-libérale*, cléricale et ultramontaine, de l'Autriche. J'ai compris plus tard que cela signifiait faire place nette pour la Prusse, et j'ai été frappé, sur l'heure, de ce sentiment, nouveau pour moi, qu'on ne pardonnait pas à la Russie le rôle de libératrice qu'elle avait joué vis-à-vis de l'Allemagne, en 1813, et le rôle de protectrice qu'elle avait assumé depuis lors.

Mon expérience s'est complétée quand j'ai vu se dérouler l'action de la Prusse dans l'Allemagne du Sud, quand j'ai constaté la faible résistance que celle-ci a opposée à celle-là, malgré les cris d'orfraie blessée qu'elle avait poussés en 1866, quand j'ai observé sa soumission croissante, à mesure que la Prusse renforçait son armée et en dirigeait la pointe contre la France.

Les illusions qui pouvaient me rester sur la *sentimentalité* des Allemands (1) se dissipèrent

---

(1) Gœthe déjà n'y voyait qu'un sentiment factice : « Les Allemands, dit-il, devraient, pendant trente ans, s'abstenir du mot de sentiment *(Gemüth)*; le sentiment alors pourrait renaître petit à

à Strasbourg pendant le bombardement de la cité (1). J'appris là aussi ce qu'était leur respect des monuments de l'esprit ou de l'art et leur culte des choses saintes, quand ils brûlèrent systématiquement (2) les deux admirables bibliothèques (celle de l'ancienne Université et celle de la Ville) que renfermait le Temple neuf, et quand je vis la cathédrale en flammes.

Puis quelle stupeur et quelle révolte de les entendre, après la reddition de Strasbourg, rejeter la faute sur leurs victimes, tenir, « avec une chaleureuse indignation et d'un ton de douceur hypocrite », ce langage inouï que mon cher et savant ami Rodolphe Reuss a fidèlement noté, presque aussitôt, pour l'édification de la postérité : « Ce n'est pas nous, disaient-ils, que l'Europe savante doit accuser; nous n'avons fait que remplir un devoir pénible en

---

petit; actuellement il veut dire : indulgence pour ses faiblesses et celles d'autrui » (*Sprüche in Prosa*, ed. Gœdeke, t. II, p. 542). — Aujourd'hui, avec la force maîtresse, plus même d'indulgence.

(1) Nos bons voisins les Badois organisèrent des trains de plaisir pour assister, la nuit, au *féérique* spectacle de Strasbourg en flammes.

(2) Voici un témoignage inédit. L'historien de Strasbourg, l'auteur de *Strasbourg illustré*, Frédéric Piton, m'a assuré sur son lit de mort que, logé en face du Temple neuf, il avait noté les projectiles qu'avec une régularité parfaite l'artillerie allemande dirigea sur la Bibliothèque jusqu'à ce que l'incendie eût éclaté, et qu'alors une grêle ininterrompue tomba sur le brasier.

détruisant cette ville obstinée, mais ce sont ces *misérables bibliothécaires (sic)* qu'il faudrait arrêter et rendre personnellement responsables des suites de leur inqualifiable négligence; ils auraient dû entasser les plus précieuses d'entre les richesses confiées à leurs soins dans les caves voûtées, *arracher pendant l'incendie même, au péril de leur vie,* ce qu'on pouvait encore disputer aux flammes, etc. » (1).

Voici encore un autre aspect, inattendu, de cette mentalité extraordinaire, que je puise dans mes souvenirs. Une commission municipale, dont je faisais partie, s'efforça de réunir toutes les copies ou tous les calques qui pourraient se retrouver du merveilleux joyau détruit dans l'incendie de la bibliothèque, le *Hortus deliciarum* de Herrade de Landsberg. Or, l'un de nos vénérés collègues, le grand érudit alsacien Charles Schmidt, se souvint que, par obligeance pour un professeur de l'Université de Berlin (2), il avait, peu de temps avant la guerre, fait exécuter des calques du manuscrit par un artiste strasbourgeois. Il demanda donc à son correspondant de lui con-

---

(1) R. Reuss, *Les bibliothèques publiques de Strasbourg incendiées dans la nuit du 24 août 1870.* Paris, juillet 1871, pp. 20-22.

(2) Inutile de le nommer; s'il vivait encore, il tirerait gloire de son procédé.

fier ces documents pour en faire des duplicata. La réponse du professeur berlinois, Charles Schmidt nous l'apporta un jour, le visage contracté. Elle était ceci en substance : « Vous m'avez rendu service, je vous en ai remercié, nous sommes quitte. Mes copies sont aujourd'hui des *originaux ;* vous comprendrez que je ne veuille pas m'en dessaisir ». — L'incendie de la bibliothèque de Strasbourg lui avait profité, et il ne voulait pas en perdre le bénéfice.

Le trait n'est-il pas significatif ? et que d'autres j'y pourrais ajouter ! J'ai assisté, en effet, durant toute la période d'option, au premier contact, à la lutte, qui s'est immédiatement engagée, entre deux mentalités, la mentalité française représentée par l'Alsace et la mentalité allemande ou prussienne apportée par les vainqueurs et les immigrants. Cette lutte, j'en ai suivi, rentré en France, les phases poignantes et n'ai pu, depuis plus de quarante ans, en détacher mon cœur et ma pensée.

Toutefois, si essentiel qu'il fût, ce n'était pour moi qu'un point dans le vaste horizon où mon activité scientifique et professorale devait se mouvoir. La constitution interne, sociale et politique, de l'Allemagne, les racines qu'elle plongeait dans le passé, ses rapports avec les

autres nationalités du globe, les manifestations anciennes et contemporaines de la pensée allemande, dans les sciences philosophiques et historiques surtout, ont été un champ permanent de mes études.

Il m'a paru que la double expérience personnelle que je viens de rappeler m'autorisait à traiter, sous une forme concise et sans appareil d'érudition, un sujet dont les multiples faces se prêteraient à de très amples développements.

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

---

## CHAPITRE II

### LES DEUX ALLEMAGNES

J'ai quelque peine à m'expliquer, je l'avoue, que nous ayons éprouvé en France une surprise si grande, presque aussi grande que furent vives notre indignation et notre horreur, au spectacle de la férocité barbare avec laquelle l'Allemagne conduit la guerre. N'étions-nous pas prévenus par tant de signes précurseurs? par tant d'informations précises? Avions-nous oublié la cruauté allemande que Renan et Taine avaient stigmatisée en 1870, ou pouvions-nous nous imaginer qu'un progrès humanitaire se fût depuis lors accompli en Allemagne, comme nous-mêmes avions été gagnés par des sentiments croissants de fraternité internationale? Quelle erreur et quelle dérision! et combien plus profonde encore quand elle se doublait du souvenir de l'Allemagne idéaliste de Gœthe et de Schiller dont Edgar Quinet, dès 1831, annonçait la mort et

prédisait le remplacement par une Allemagne *prussifiée*, qui ferait courir à la France les plus graves périls (1).

A opposer l'Allemagne cosmopolite d'autrefois et l'Allemagne impérialiste d'aujourd'hui, le passage subit de l'une à l'autre serait une désespérante énigme. Deux faits essentiels doivent, au contraire, être considérés. En premier lieu, une chaîne continue relie l'intellectualisme allemand du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècles à l'esprit public actuel. D'autre part, cet esprit public ne s'identifie pas sans plus à une vraie âme allemande. Il importe de rechercher dans quelle mesure il est de surface, dans quelle mesure de fond.

*
* *

On a, dans ces dernières années, beaucoup parlé chez nous de l'existence de deux Allemagnes. La distinction est admissible en soi, mais il faudrait s'entendre sur sa signification véritable. J'estime, quant à moi, qu'au point de vue des aspirations nationales elle ne répond plus à aucune réalité objective. Tout au plus, certaines dissonances se laissent-elles discerner dans le

(1) Voyez l'*Appendice*.

chœur des bruyantes voix qui célèbrent l'unité de la patrie allemande et l'orientation conquérante de son essor.

Voici, par exemple, deux livres typiques, à cet égard, parus simultanément au seuil de notre siècle, celui de Rudolf Götte, l'*esprit du peuple allemand (Deutscher Volksgeist)*, qui nous donne le diapason prussien, et, en regard, le gros ouvrage d'un professeur wurtembergeois, Theobald Ziegler : *Les courants intellectuels et sociaux du* XIX^e^ *siècle*, qui nous offre de précieux témoignages de la prussification et pousse l'audace jusqu'à en blâmer les excès. Le rapprochement de ces deux écrits est un symptôme qui, à condition de ne pas s'en exagérer la portée, peut nous faire pénétrer dans l'intimité de la pensée allemande contemporaine.

Quand, parcourant le livre de Gœtte, je suis tombé sur le passage que vous allez lire, j'ai cru que j'avais rencontré un survivant de l'Allemagne telle qu'on aimait à se la figurer, au milieu du siècle passé, accessible à la justice, poursuivant le progrès moral, cherchant le vrai et le bien :

« On a voulu, dit-il, nous attribuer la visée ambitieuse d'étendre notre domination par une conquête méthodique jusqu aux confins du monde.

Mais, abstraction faite de ce qu'il y a d utopique dans de tels plans, la poursuite intentionnelle (*muthwilliges Trachten*) de conquêtes *n'est pas en harmonie avec le véritable et réel esprit des Germains et des Allemands* ».

Voilà qui est fort bien, mais écoutons la suite : « QUAND LA LUTTE POUR LA VIE NE NOUS AMÈNE PAS A ASSERVIR LE PLUS FAIBLE, *nous nous laissons diriger par notre sentiment de la justice et de l'équité* ».

Nous le tenons cette fois le véritable esprit des Germains ! Le sentiment de la justice n'existe qu'autant qu'il n'y a pas de faible à asservir.

Le même procédé de raisonnement se poursuit avec une croissante hypocrisie. Et d'abord cette proposition stupéfiante : « A chacun le sien est un mot essentiellement allemand (*ein echt deutsches Wort*) » (Ulpien donc était allemand ou a emprunté son *suum cuique* aux Germains).

L'auteur continue : « Le respect de la personnalité et des droits propres, le sentiment de ce qu'on se doit à soi-même et de ce qu'on doit aux autres sont les vertus qui nous conviennent » — et de nouveau *l'in caudâ venenum* : « A cela ne contredit pas notre *avancement au dehors* puisqu'il est notre première loi. Subsister et nous étendre aux dépens d'autres peuples moins

méritants (*minderwertig*) trouve sa justification dans la *conviction* que nous sommes de tous les peuples le *plus noble* et le *plus pur* destiné (*bestimmt*), avant les autres, à travailler au plus haut développement de l'humanité... ce qui exige que nous soyons les *plus forts militairement*, sur terre et sur mer, et ce qui fait de la formation d'une volonté constante et énergique le but essentiel de l'éducation ».

Vous voyez comment le système se coordonne. Si vous allez au fond, que trouvez-vous? La doctrine de l'État prussien, que, par d'audacieuses antiphrases, on a paré des noms de liberté et de droit.

« Pour l'homme vraiment libre (*der wahrhaft freie Mensch*), tout le droit se ramène à l'existence de la communauté de race et de sa plus haute création, l'État ethnique (*Volkstaat*). Le pur Aryen (vous reconnaissez le pseudo-Gobinisme) (1) doit abandonner tous les concepts abstraits de droit (*blutlose Begriffen*). Il doit *vouloir* par dessus tout son propre être, c'est-à-dire son État ethnique. C'est à lui seul qu'il doit s'assujétir. Le droit n'existe qu'en fonction de l'esprit allemand ». Tout ce raisonnement

---

1) V. plus loin, p. 79.

revient à dire, en bon français : la liberté est l'asservissement à l'État allemand.

L'*unité* de cet État est très loin, nous dit-on, d'être *réalisée*. Elle exige une régénération (*Wiedergeburt*) préalable, l'élimination de tout ce qui est étranger, pour que la pureté germanique ne soit contaminée en rien. De plus, le grand combat n'est pas encore livré, par lequel tous les Allemands séparés contre leur gré (*ungern*) devront être réunis dans un *alldeutscher Staat*, et par lequel aussi sera conquis l'espace nécessaire pour l'épanouissement de la race germanique de l'avenir. Le mot d'Arndt vaut toujours : « Ma patrie doit être plus grande ».

Nous y voici : le pont est jeté entre la guerre d'indépendance de 1813 et la guerre de conquête qui doit délivrer tous les Allemands de la terre, les englober en un seul corps et leur ouvrir un champ d'activité sans limite.

Ce but, il faut amener l'opinion publique tout entière à s'en pénétrer. Le peuple, trop satisfait de ses victoires, de l'unité impériale, des avantages qu'elle lui assure, ne voit pas toujours assez loin. Le devoir le plus élevé de la presse est de le convaincre que le combat en perspective ne sera pas un fardeau qu'on lui imposera (*eine Last*), mais la suite nécessaire du courant

qui entraîne la nation vers ses sublimes destinées.

C'est parce que la masse ne le comprend pas encore assez que le suffrage universel, — émiettement de la communauté nationale, — est le pire danger. Il appartient à l'élite de conjurer ce péril en éclairant le peuple. Si la persuasion ne suffit, il faudra briser la résistance, la mettre en pièces (*zertrümmern*). Et vous voyez réapparaître comme argument suprême (*suprema ratio*) le gendarme prussien, le recours à la force, non seulement pour enchaîner les consciences individuelles, mais pour violenter la conscience publique.

*
* *

Recueillons maintenant les aveux et notons les réserves d'un intellectuel du Sud, le professeur Theobald Ziegler.

Notre auteur reconnaît sans ambages que le militarisme règne en despote. La force du pays est dans son armée; celle-ci, dès lors, est souveraine. Et voici en quels termes énergiques cette souveraineté est décrite, dès 1899 : « Despotique et importun (*aufdringlich*), parlant haut et plein d'exigences (*anspruchsvoll*) le militarisme est le centre de notre société allemande. Il lui prescrit, presque en dictateur, de suivre à

la lettre ses mœurs et ses sentiments. Il sert de modèle et de patron à toute notre existence ».

Le peuple a acquis par là des vertus militaires, mais de graves défauts aussi sont nés pour lui. L'éducation militaire s'est désintéressée de l'éducation morale, les mœurs soldatesques ont envahi les relations sociales. Le chauvinisme a développé le verbiage, la vanité (*Eitelkeit*), l'agitation tendancieuse (*Streberei*) et donné naissance (ici la traduction est difficile) à « une exaltation bruyante et irréfléchie (*gedankenlose Hurrastimmung*), qui entrave plus qu'elle ne sert une sérieuse éducation politique et le développement de la personnalité.

L'instituteur et le fonctionnaire convoitent davantage le grade d'officier de réserve qu'ils n'ont l'amour-propre de leur métier. La dureté tranchante (*Schneidigkeit*) pénètre partout. En criant et jurant, on devient brutal et l'on rend brutaux ceux à qui l'on s'adresse. L'auteur nous apprend même qu'il se creuse ainsi, dans l'Allemagne du Sud, un vide entre l'officier et le bourgeois, et qu'il s'y manifeste une antipathie particulariste contre « cette manière d'être prussienne ».

L'état des mœurs s'aggrave de l'état d'esprit de la jeunesse. Grâce surtout aux historiens (j'en

parlerai tout à l'heure), le sentiment patriotique a été chez elle exalté à l'extrême. Il s'y est introduit beaucoup de « griserie et de phrase » (*Rausch und Phrase*) et un excès d'orgueil (*Selbstüberhebung*) contre lequel l'empereur Frédéric déjà prémunissait le pays. Les générations nouvelles n'ont connu que le régime nouveau. Bismarck et les hobereaux ont été leurs guides et leur modèle (1). Elles sont devenues réactionnaires et réalistes et se sont calquées sur l'officier prussien. Le sentiment monarchique y a contribué. Spontané d'abord et sincère à l'égard de Guillaume Ier et de Frédéric, il est devenu *conventionnel, byzantin* à l'égard de son successeur. « Beaucoup de monarchistes, nous avoue-t-on, ne le sont plus de cœur, mais de tête seulement »,

---

(1) Ailleurs l'auteur écrit : « Grâce à Bismarck, nous ne sommes pas devenus seulement un peuple, mais une puissance (*Macht*). Lui, le grand réaliste, a fait de nous des réalistes. Lui, l'homme plein de tempérament et de volonté, nous a donné, à nous aussi, la volonté d'être à la fois un peuple et une puissance. Toutefois, la conscience de notre force nous est venue trop brusquement pour qu'elle ait pu devenir tout de suite une volonté de puissance (*Willen zur Macht*), car, dans le principe, nous ne pouvions même presque pas y croire »... L'expansion ensuite emporte tous les sentiments pacifiques. On ne recule pas devant l'idée d'une guerre européenne pour annexer les dix millions d'Allemands de l'Autriche, et puisque la monarchie autrichienne incline vers la ruine, on se dispose à appliquer la *recette* de Nietzsche : « Ce qui doit tomber, il faut encore le pousser » (*Was fallen will, das soll man auch noch stossen*).

et les républicains se cachent dans les rangs des socialistes.

La littérature n'a pu corriger ni adoucir en rien cet état d'esprit. Elle n'est plus que très peu en harmonie avec la vie. La vie est surtout active, robuste. Les intérêts matériels prédominent. La science elle-même a plus le caractère d'une *fabrique* que d'une spéculation désintéressée. Ce qui manque par-dessus tout, c'est l'esprit de tolérance, l'effort d'être juste même à l'égard de l'adversaire, de le comprendre, de respecter sa personnalité. Et pourtant notre auteur nous affirme qu'à ses yeux la tolérance (*Duldsamkeit*) fait partie de l'âme allemande, et que celle-ci « devra se dégager un jour de tous les égarements (*Verwirrungen*) politiques et religieux, pour revenir à ce qu'il y a de meilleur en elle ».

Acceptons encore l'augure, mais constatons aussi que l'espoir manifesté ainsi, il y a quinze ans, s'est de plus en plus éloigné de sa réalisation.

---

## CHAPITRE III

### L'OPINION PUBLIQUE

---

Commençons par nous rendre compte de l'état exact des esprits, à la veille de la guerre.

La plupart des Français, qui, dans ces récentes années, étaient allés aux informations en Allemagne, dans le but d'y sonder l'opinion publique, n'ont interrogé que l'élite de la nation. Leur sonde n'a pénétré, comme elle aurait dû, ni dans la petite bourgeoisie ni dans la masse populaire, citadine ou paysanne. C'est là pourtant que réside l'âme de la nation, ainsi que son génie propre. A défaut des observations directes, quelques-uns ont procédé par voie de conjecture, et ils ont abouti de la sorte, comme on pouvait s'y attendre, à des conclusions diamétralement contradictoires.

Certains ont cru voir qu'un courant démocratique se formait par excès d'autoritarisme et

partageait l'opinion entre deux tendances : l'une industrielle et libérale, l'autre militariste et absolutiste, alors qu'à des yeux différents le sentiment d'une protection imparfaite se faisait jour dans les masses et entraînait à sa suite une hantise de la force brutale.

Ce sont là, à mon estime, des vues superficielles. S'il existe des divergences dans l'opinion publique, elles sont infiniment moins tranchées, et s'il y a unité ou uniformité, elle procède de causes extrêmement diverses, de valeur, de portée et de profondeur inégales.

Mais voici une question préalable. Existe-t-il seulement une opinion publique en Allemagne ? ou bien n'y aurait-il qu'un simulacre d'opinion, imposé par le gouvernement ou par l'élite dirigeante ?

Dans une enquête trop unilatérale (l'*Enigme allemande*) et dont l'auteur, M. Bourdon, a trop pris pour argent comptant des déclarations hypocrites, le plus grand nombre des personnalités interrogées a représenté l'opinion allemande comme un simple et docile instrument aux mains des gouvernants. Je ne l'admettrais pas sans distinction ni réserve.

En temps normal, et grâce à une presse servile ou vénale, il est bien certain que le gouverne-

ment dispose de l'opinion publique au point de lui faire subir de brusques voltefaces. Mais quand se dresse une question vitale, comme de la paix ou de la guerre, l'esprit public a besoin d'y être préparé de très longue main, ou plutôt il faut que la résolution d'en haut soit en parfait accord avec le fond dominant du sentiment populaire, tel qu'il s'est élaboré sous de multiples et durables influences. C'est ainsi que la prussification de l'Allemagne a rendu possible l'explosion de la guerre actuelle, dans des conditions où elle ne l'aurait pas été en 1870. Jamais alors un Gouvernement n'aurait pu entraîner la nation allemande dans une guerre déclarée, comme l'a été celle-ci, à la Russie et à la France.

Un de nos compatriotes, observateur sagace, M. Poncet (1), nous avertissait, voici plus de deux ans, que « toute l'Allemagne vibrait à l'unisson, au mot de patrie, et était prête à accepter d'une âme enthousiaste la nécessité d'une guerre ».

En réalité, dans l'enquête de M. Bourdon, c'est un Prussien pur sang, M. Alfred Kerr, qui a déchiré les voiles.

Il a commencé par dire des autres : « Ils ne vous ont pas dit la vérité. Entre vous et nous il

---

(1) *Ce que pense la jeunesse allemande*, Paris, 1913.

n'y a que du *mensonge* ». La vérité la voici : « Dans l'esprit de tout Allemand coexistent ces deux faits : d'une part l'attrait exercé par la France, d'autre part *l'acceptation de l'idée de la guerre*. Voilà ce que les Allemands ne disent pas à l'étranger. On en suppute le profit. C'est un pays de marchands, ce qui domine c'est l'amour du gain. Vous êtes riches, donc vous gênez, donc on convoite vos biens. L'argent gagné nous en a donné le goût, et le bien-être conquis a accru les appétits. Vous êtes trop mûrs, nous sommes verts. C'est une loi de l'histoire que les sociétés vieillies cèdent la place aux plus jeunes, que les moins forts soient éliminés. Vous avez l'amour de la justice, vous croyez à la *bonne foi*, à la paix, à la fraternité : C'est une *faiblesse* (1). Vous dites : la guerre, la violence, la conquête, sont d'un autre âge ; c'est très dangereux. Moi, je vous réponds : *ce sera demain* ».

Et ces coups de boutoir furent suivis d'un geste que M. Bourdon, malgré tout son optimisme, interpréta ainsi : « Les Huns sont revenus ». Il

---

(1) Le double jeu de l'Allemagne, en collaborant aux conventions de La Haye, du 18 octobre 1907, apparaît ainsi dans tout son jour. Elle comptait sur la *faiblesse* des autres pays à les observer, et sur sa propre *force* à les violer impudemment et impunément.

ne se trompait pas. Il avait entendu un dompteur de l'âme allemande.

*
* *

D'après un livre qui a fait une assez vive impression chez nous, il y a quatre ans (1), on pourrait figurer les mouvements de l'âme allemande contemporaine par un graphique dont « les lignes noires fuiraient dans toutes les directions, en un *zig-zag affolé* ». Passe pour le « zig-zag affolé », à condition qu'il se démène autour d'une ligne droite et rigide représentant l'esprit prussien.

Fichte a été égaré par la passion quand il écrivait : « La distinction entre les Prussiens et les autres Allemands est artificielle », et Treitschke n'a pas été moins partial en raisonnant de même. Rien n'est plus faux. Tout Allemand du Sud vous l'aurait dit, il y a cinquante ans, ainsi qu'ils me l'ont dit souvent à moi-même et ainsi que j'ai pu le constater (2).

---

(1) H. Moysset, *L'esprit public en Allemagne*. Paris, 1911.

(2) Il est curieux de savoir ce que Frédéric II en pensait, ou plutôt ce qu'il en a dit à Voltaire (8 juillet 1739) : « Presque toute l'Allemagne se ressent de son ancienne barbarie... Les nobles servent dans les troupes ou, avec des études très légères, ils entrent dans le barreau, où ils jugent, que c'est un plaisir. Les gentillâtres

Chacune des vertus spécifiques dont se glorifiait l'Allemagne a son contre-pied exact dans un vice dont le Prussien se vante. La sentimentalité (*Gemüthlichkeit*) s'oppose à l' « absence de tout sentiment délicat et généreux » (expression du colonel Stoffel en 1869), la douceur de l'intimité (*Heimlichkeit*) à la roideur fonctionnariste (*Steifes Amtsgesicht*), la bonhomie (*Gutherzigkeit*) à la dureté tranchante (*Schneidigkeit*), l'honnêteté (*Ehrlichkeit*) à la rapacité (*Raubzucht*), la droiture (*Redligkeit*) à la duplicité, l'esprit d'entreprise économique (*Unternehmungsgeist*) à l'esprit belliqueux prussien, qui fait de la guerre une « entreprise nationale » (mot de Mirabeau).

Tous ces contrastes ont été atténués, effacés, fondus par la prussification, en même temps qu'étaient renforcés et exaltés les penchants communs. Les événements y aidèrent, mais le principal fut l'œuvre, au cours du XIX^e^ siècle et

---

bien rentés vivent à la campagne ou plutôt dans les bois, ce qui les rend aussi féroces que les animaux qu'ils poursuivent.

» *La noblesse de ce pays-ci* ressemble en gros à celle des autres provinces d'Allemagne; mais à cela près qu'ils ont plus d'envie de s'instruire, plus de vivacité, et, si j'ose dire, plus de génie que la plus grande partie de la nation et principalement que les Westphaliens, les Franconiens, les Souabes et les Autrichiens ».

jusqu'à l'heure présente, de la nation prussienne ou de l'élite intellectuelle domestiquée par elle. Voilà ce qu'il faut savoir considérer et, pour bien faire, il faudrait donner deux pendants aux livres d'Émile Boutmy sur la Psychologie du peuple anglais et la Psychologie du peuple américain.

---

## CHAPITRE IV

### L'AME ALLEMANDE

---

J'ai demandé s'il existait une opinion publique en Allemagne. Une question autrement grave est celle-ci : existe-t-il vraiment, et depuis quand, une *âme allemande?* Ce que j'ai moi-même appelé ainsi ne serait-ce point une entité purement conventionnelle et fictive, qui, jusqu'à une époque récente, se serait réduite à des traits plus ou moins saillants du caractère teuton ?

Par âme d'un peuple, j'entends la communion des sentiments, l'accord d'aspirations puissantes, une conscience nationale qu'exalte et qu'embrase l'amour de la patrie. Pour la Prusse, une telle âme incontestablement existe. Mais en est-il de même de l'Allemagne dans son ensemble ?

Avant de répondre, essayez de vous représenter

à quelle réalité le nom d'Allemagne (1) correspond. De quel pays parlez-vous? soit d'aujourd'hui, soit du temps passé? Est-ce de l'ancien royaume de Germanie? Mais il n'a jamais eu qu'une existence ou une unité précaire. Est-ce du Saint Empire romain? Mais il n'a jamais été un *Empire allemand*. Ce qu'il fut, c'est une combinaison hybride et factice de l'Empire romain et de l'Empire de Charlemagne, débordant sur la France, sur l'Italie, sur les pays slaves, cherchant à embrasser l'Univers. Alors même qu'au XVI^e siècle il se trouva refoulé de plus en plus en Allemagne, il n'en garda pas moins son caractère *international*, propre tout au plus à développer, dans le peuple, la vanité d'avoir pour chef un successeur des empereurs romains, des maîtres du monde. Au lieu d'une monarchie nationale, il n'est qu'une pourpre byzantine jetée sur un conglomérat d'innombrables Etats, la plupart minuscules.

Serait-ce de la Confédération germanique que vous parlez? Quelle unité encore que celle-là! Quel chaos où s'entremêlent des tronçons de l'Autriche et des tronçons de la Prusse, où les forces répulsives annihilent toute force de cohé-

(1) Nos pères disaient les *Allemagnes*.

sion. Simple expédient comme on l'a dit, qui n'a fourni qu'une carrière ignominieuse d'un demi-siècle (1).

S'agit-il enfin des Etats et royaumes qui, en dehors du royaume de Prusse, composent aujourd'hui l'Empire allemand? Mais des pays proprement allemands n'ont-ils pas été incorporés à la Prusse? et, quant à l'Alsace-Lorraine, elle a bien prouvé, n'est-ce pas? que ce n'est pas une âme allemande qui l'anime.

La conclusion est claire. Dans le sens rigoureux des termes, il n'a jamais existé, jusqu'à notre époque, de conscience nationale de l'Allemagne, de véritable âme allemande.

Dirons-nous alors que la Prusse ayant trouvé vide la place du sentiment national l'a tout naturellement occupée? La vérité est beaucoup moins simple. Le développement de la mentalité allemande et celui de la mentalité prussienne ont été, depuis deux siècles, en partie parallèles ou connexes, en partie contradictoires. La prussification s'est opérée de haute lutte dans la période d'*action*, que j'appellerai *politique*, du XIX^e^ siè-

---

(1) En vérité, ce n'est que la création de Napoléon I^er^, la Confédération du Rhin, qui a agi dans le sens d'une unification rationnelle, mais pour un temps beaucoup trop court.

cle. Mais elle avait été préparée dans une période d'*incubation*, une période *intellectuelle* où se sont élaborés, forgés, les instruments ou les armes dont la Prusse s'est servie, pour enchaîner les esprits à son char de triomphe. Je voudrais tenter de le faire comprendre.

---

# CHAPITRE V

## FORMATION INTELLECTUELLE ET SENTIMENT NATIONAL

---

Quand, en 1508, Maximilien dut se contenter du titre d'*Empereur élu*, en place du titre impérial traditionnel (1), et qu'il y ajouta le titre de *rex Germaniæ*, c'est à peine si l'on peut tirer de cette dernière qualification l'indice de l'éveil possible d'un sens national allemand. C'était une domination autrichienne, celle des Habsbourg, qui, en définitive, s'installait et, au point de vue mental, les peuples allemands allaient être plus divisés que jamais. La Renaissance et la Réforme auraient pu, il est vrai, fonder une unité nouvelle, une sorte de conscience commune. Mais le mouvement de la

---

(1) Le titre traditionnel était : « *Romanorum Imperator semper Augustus* ». Le titre nouveau, concédé par une bulle du pape Jules II, fut : « *Imperator electus* » (*Erwählter Kaiser*).

Renaissance fut, par essence, cosmopolite, et des pays arriérés, tels que la Prusse, y échappèrent presque complètement (1). Quant à la Réforme, elle scinda le corps germanique en deux, en corps catholique (*corpus catholicorum*), dont la Prusse fit partie jusqu'au début du XVII^e siècle, et en corps évangélique (*corpus evangelicorum*). Les luttes religieuses que la guerre de Trente ans poussa au paroxysme aggravèrent cette scission, à un degré tel que le pays fut littéralement mis en pièces, tant au point de vue intellectuel ou moral, qu'au point de vue matériel.

Le recul de la civilisation est complet, au XVII^e siècle, et relâche, dans les *petites patries* elles-mêmes, le lien social. Le peuple est grossier, violent et brutal, la noblesse est dissolue, le prince est despote. Le peuple parle des patois allemands, les classes élevées parlent français, les érudits écrivent en latin. Comment y aurait-

---

(1) Janssen (*L'Allemagne à la fin du Moyen Age*) constate que « la ville de Berlin resta en dehors de ce mouvement et subit peu l'influence du nouvel essor que prenait de tous côtés la civilisation ». Et cela ne surprend pas, puisque l'Électeur de Brandebourg Joachim I^er déclare, en 1506, « qu'un homme remarquable par son savoir est aussi rare dans son pays qu'un corbeau blanc » et que « dans nulle contrée en Allemagne, les querelles, les meurtres et la cruauté n'étaient plus à l'ordre du jour ».

il un esprit public, quand il n'y a plus même de langue commune?

Les efforts de Leibnitz pour susciter un sentiment national restent totalement stériles, de même que sont infructueuses les tentatives de réformes *générales*. Spener, en voulant restaurer une sorte d'unité de foi par le piétisme, Thomasius, en poursuivant un relèvement moral et juridique de l'Allemagne, échouent également. Mais n'est-ce pas un symptôme gros d'avenir que ces deux novateurs, Spener et Thomasius, aient trouvé asile auprès de l'Électeur de Brandebourg, à Halle?

La Prusse en tira un double avantage : un rôle prédominant dans le mouvement religieux, une rénovation juridique qui fit de l'Université de Halle un centre intellectuel, où le *droit germanique* fut mis en honneur et où une instruction pratique, rompant avec le pédantisme séculaire, dota la Prusse d'une administration qui passa pour *modèle*. Devenue florissante, c'est elle qui, par ses étudiants, répandit en Allemagne à la fois l'esprit prussien et la doctrine *étatiste* du despotisme éclairé, elle encore qui compta parmi ses maîtres le philosophe Wolff, que Frédéric II y avait rappelé, et dont les écrits pédagogiques, inspirés en partie par les

livres de Fénelon, traduits en allemand, furent une véritable « école commune » pour la bourgeoisie allemande. Bourgeoisie probe et laborieuse, d'où est issue la pléiade des grands écrivains qui furent, au XVIII^e siècle, les brillants ouvriers d'une unité intellectuelle.

*
* *

A l'unité, esthétique et morale, idéaliste en somme, de la période littéraire, s'oppose dès alors l'exclusivisme égoïste, dominateur et sceptique, le réalisme de la Prusse, tel qu'il s'incarne en Frédéric II. Il prépare l'*instrument politique* qui opérera, sous forme de prussification, l'unité impériale de l'Allemagne, au siècle suivant.

Cet instrument, à le considérer du point de vue mental, est la subordination de la morale à l'intérêt de l'Etat-machine (1), de sa discipline à la discipline soldatesque. Frédéric II n'a jamais songé à une unification de l'Allemagne, mais il a légué à ses successeurs et à leur *commando* militaire la méthode et le plan de campagne qui devait la réaliser. C'est à lui que remonte le *pseudo-libéralisme prussien* dont j'aurai à

(1) Pour Frédéric II « l'État est une machine dont le prince est le rouage essentiel » (1779).

définir le caractère et le rôle. N'est-il pas le père de la théorie sophistique du « despotisme éclairé », qui prétendait assurer la liberté de chacun « par la sauvegarde de l'intérêt de tous »? L'intérêt commun seul fait loi; il autorise la violation des traités (1), comme il justifie l'imposture et le mensonge. De cet intérêt, la volonté du souverain est l'expression omnipotente et infaillible. Et nous avons là déjà la « volonté de puissance », qui fait rage de notre temps.

Toutes ces idées, toute cette doctrine, on aurait tort de ne les chercher que dans les écrits et dans les actes personnels du parfait modèle de Guillaume II, du grand Frédéric. Elles sont exposées, développées, ressassées dans une multitude de dissertations, de mémoires, de traités, la plupart de source prussienne, qui s'espacent sur les vingt ou trente dernières années du XVIII^e siècle (2).

---

(1) Dès 1746 Frédéric II écrivait : « Le premier devoir du souverain est d'assurer le bonheur de ses peuples. Dès qu'il aperçoit un danger pour eux dans un traité il *doit donc le violer*, à regret mais *sans hésiter*... Un prince qui s'oblige n'oblige pas que lui. Il expose de grands états, des provinces à une infinité de maux. Par conséquent, *il vaut mieux qu'il viole sa foi* que de ruiner son peuple » (*Histoire de mon temps*, cité par M. Lévy Bruhl, *L'Allemagne depuis Leibnitz*).

(2) L'analyse vient d'en être faite avec beaucoup de soin dans un livre de grand mérite qu'a publié M. René Lote, *Du christianisme au germanisme*, Paris, Alcan, 1914.

En 1780, par exemple, l'Académie royale de Berlin, sous l'inspiration certaine du souverain, très probablement à sa demande, met le sujet suivant au concours : « Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induise dans de nouvelles erreurs, soit qu'on l'entretienne dans les erreurs où il est » ? Les mémoires couronnés concluent sans ambages que la tromperie, dans l'intérêt public, est légitime. Et l'un d'eux trouva cette heureuse formule : « Le peuple ne doit pas *savoir;* il doit *croire,* tout simplement ». Elle fit fortune, et on la voit reparaître, en 1788, en ces termes didactiques : « Le vulgaire ne doit pas *ratiociner,* il doit croire et agir ».

Les bases, ainsi jetées, de la prussification, qui s'accomplira de notre temps, se renforcèrent, dès alors, d'un élément essentiel, l'orgueil allemand. Le triomphe de Frédéric II sur la coalition européenne lui offrit, pour la première fois depuis de longs siècles, un aliment à se repaître, à s'épanouir, à exulter.

Le même orgueil, nous allons le voir, provoqua et servit, sans que ses auteurs s'en doutassent, la renaissance philosophique de l'Allemagne. Il faut bien remarquer, en effet, que si, en Prusse, les succès de Frédéric II avaient exalté le sentiment patriotique prussien, ils n'avaient rendu

que plus visible l'absence d'un patriotisme proprement dit dans le reste de l'Allemagne. La définition du *patriote*, comme de l'homme pour « qui le monde entier est sa patrie », que donnait en 1728 un journal qui portait ce titre (*Le Patriote de Hambourg*), cette définition restait toujours vraie en dehors de la Prusse. Deux ans après Rosbach, Lessing faisait à Gleim sa profession de foi fameuse : « D'une façon générale, *je n'ai de l'amour de la patrie aucune idée;* il me chagrine de vous avouer ainsi ma honte, tout au plus y vois-je une faiblesse héroïque dont je me passe fort », et huit ans plus tard, il déclarait : « Nous autres Allemands, nous ne sommes pas encore une nation » (1767). L'historien Jean de Muller attestait de son côté qu'il n'existait pas « le moindre esprit national », et pour Herder lui-même la véritable patrie était l'Humanité.

---

# CHAPITRE VI

## LES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES ET MYSTICO-RELIGIEUSES

---

Lessing et Herder, comme Klopstock et Gleim, éprouvent, au plus haut degré, l'amour-propre, l'orgueil du nom allemand. Ils ressentent une jalousie amère de l'influence française et s'appliquent à retrouver un tréfonds germanique, une inspiration originale qui tire les esprits de l'ornière des imitations serviles. Tel fut le but immédiat poursuivi. Chemin faisant, les novateurs découvrirent et le principe des nationalités comme source vive d'originalité et la communauté de langue, de tradition, de génie comme élément fondamental d'une conscience nationale. Pour susciter cette conscience elle-même, la vanité et l'orgueil furent de puissants auxiliaires ou d'énergiques agents.

Herder convia l'Allemagne à se contempler dans un miroir magique qu'il plaça sous ses yeux. Tous les Allemands, cela se conçoit, s'y reconnurent d'emblée. Le portrait idéal, ce

modèle du parfait Germain, devint un drapeau ou une enseigne. Les deux qualités maîtresses qu'Herder avait mises en vedette, comme ayant appartenu « aux braves citoyens, aux héros et aux bons rois du passé », le courage (*Muth*) et la fidélité (*Treue*) (1) — celle-ci équivalente à la droiture (*Redligkeit*) et dérivée d'une *moralité supérieure* — furent considérées comme un patrimoine national, si magnifique qu'il plaçait le peuple allemand au-dessus de tous les autres peuples de la terre. Ce fut un éblouissement et, pour se l'expliquer, il faut tenir compte de l'hallucination qui s'empara des esprits au souffle de la Révolution française.

Novalis, en ce temps-là, vaticinait (2) : « L'Allemagne, en une marche lente, mais assurée, devance les autres pays européens », elle prépare une « époque supérieure de *culture* qui lui fera acquérir une grande suprématie ». « Qui donc ne se sent pas en état de gestation ? Le nouveau-né sera le *portrait de son père*, un

---

(1) Peut-être Herder en avait-il fait un type de perfection, précisément parce qu'il les voyait manquer le plus à ses concitoyens. N'a-t-il pas, à maintes reprises, flétri chez eux les vices opposés et imaginé même à leur décharge qu'ils les avaient empruntés à l'étranger ?

(2) *Die Christenheit oder Europa* (1799), cité par M. R. Lote, *Du christianisme au germanisme*, p. 342.

nouvel *âge d'or* naîtra, une nouvelle histoire, une nouvelle humanité ».

Au lieu d'un retour à l'état de nature que célébrait Rousseau, on rêvait d'une cité de Dieu, de l'avènement d'un royaume messianique, de la réalisation évolutive d'un idéal divin, plus exactement de la *réalisation* de Dieu lui-même sur terre.

Ainsi l'humanité tout entière allait être *régénérée* (*Wiedergeburt*), mais elle ne pouvait l'être que par des *initiés*, des *inspirés* (1), des « moi » individuels et un « moi » collectif (peuple), en qui se manifesterait l'esprit divin, et par une *unité mystique* (analogue à celle de l'Église invisible) qui, par une « discipline céleste », réaliserait la « culture humaine ».

Il y a ainsi, dans la période de 1789 à 1800, l'éclosion de toute une doctrine mystico-réaliste, qui forme le trait d'union entre l'idéalisme humanitaire ou religieux de l'Allemagne et le réalisme étatiste ou de droit divin de la monarchie prussienne.

L'État prussien se dresse, au seuil du XIX^e^ siècle, armé de pied en cap, pour s'opposer, par son despotisme militaire et fonctionnariste, à la liberté ou à la souveraineté populaire, qui le menace, et, par sa religion d'État, dont Frédéric-

(1) Les *initiés* sont les dirigeants. Leur « volonté » évoque Dieu.

Guillaume II, dès 1788, s'est déclaré le chef (1), à la libre pensée qu'il condamne, au nom de l'intérêt public. L'œuvre essentielle de Hegel consistera à fondre en un tout l'État mystique de ses prédécesseurs et l'État prussien de son temps.

*
* *

La doctrine de Hegel est trop connue (je ne dirais pas comprise) pour qu'il soit utile d'y insister. Mais sa part d'influence, dans la formation du germanisme actuel, apparaîtra plus visible si je relève les points saillants que voici.

Admirateur en politique de Richelieu et de Napoléon, Hegel ne put voir dans la guerre d'indépendance une émancipation des peuples. Il n'y vit qu'une restauration temporaire de l'absolutisme des princes allemands, ce qu'on appelait les *libertés germaniques!* Cet absolutisme, l'État prussien devait, à ses yeux, l'absorber un jour, en devenant le successeur de l'Empire napoléonien. Pourquoi? Parce qu'il *est* la réalisation la plus parfaite de l'*Idée divine de*

---

(1) Je fais allusion à l'Édit du 9 juillet 1788, dont il faut rapprocher, pour l'intelligence de l'état religieux contemporain, la création, par autorité royale, en 1817, de l'*Église évangélique unie*, où luthériens et calvinistes ont le roi pour chef commun, pour *summus episcopus*.

*l'État*, et que cette réalisation *doit*, par cela même, s'étendre sur le reste de l'humanité. — Et comment s'étendra-t-elle? Par la guerre.

Justifier la guerre par la légitime défense est une erreur. Elle se justifie par la légimité de l'attaque, en vue de *réaliser* l'État, ses intérêts, son bien. La morale, la civilisation, la justice n'ont rien à y voir directement, rien à y faire. Il suffit que la guerre soit victorieuse pour qu'elle soit légitime, puisque le vainqueur incarne une phase de l'évolution, de la réalisation de l'État. Il est donc l'agent de la force divine qui préside à cette réalisation. Ici, il faut citer : « Dans la marche nécessaire et rationnelle que suit l'évolution de l'Idée, le peuple qui *représente un certain stade de cette évolution* possède, à l'encontre de tous les autres, un droit absolu. Les autres peuples n'ont contre lui aucun droit. Ceux dont le stade est passé ne comptent plus pour rien dans l'histoire du monde ».

Les *stades passés*, ce sont les civilisations de l'Orient et de la Grèce, de l'Italie et de la France, le stade du présent et de l'avenir c'est la culture germanique.

D'un point de vue général, Hegel voulait *idéaliser le fait* et *matérialiser l'idée*. L'esprit public allemand n'en a compris et retenu

que le matérialisme, qui s'accordait avec ses passions et ses intérêts (1). C'est pourquoi la doctrine a été abandonnée en bloc, mais conservée en détail. M. Lévy-Bruhl, constatant, il y a vingt-cinq ans, le profond discrédit où elle était tombée, ajoutait très justement que son influence continuait à s'exercer « par l'intermédiaire des hommes d'État, des publicistes, surtout des historiens ». Il pourrait y joindre aujourd'hui les apôtres du pangermanisme (2).

Hegel, qui avait déclaré jadis que Napoléon était l'*âme du monde*, proclama plus tard que « *l'esprit germanique serait l'âme du monde nouveau* ». Et le monde nouveau, les pangermanistes enseignent, de nos jours, que c'est le monde régénéré par ce même esprit germanique, lequel accomplit l'œuvre laissée imparfaite par l'esprit de l'Évangile! Les nouveaux *initiés*, les nouveaux dirigeants, ont la volonté de puissance. Ils peuvent dire : « Je veux, donc Dieu et l'humanité veulent avec moi ».

---

(1) Il faut rappeler ici la pensée si profonde de Mme de Staël : « Lorsqu'on fait intervenir la métaphysique dans les affaires, elle sert à *tout confondre pour tout excuser*, et l'on prépare ainsi des *brouillards pour asile à sa conscience* ».

(2) Reimer, *Grundzüge Deutscher Wiedergeburt*, Leipzig, 1906; Fr. Lange, *Reines Deutschtum*, Berlin, 1904, etc. — Voyez Lote, *op. cit.*, chap. VII, IX, etc.

Les rapports de ces doctrines, d'une part avec les abus anciens du piétisme et du mysticisme religieux, d'autre part avec l'invasion de plus en plus triomphante de l'esprit irreligieux ou antichrétien, à l'époque actuelle, appelleraient une étude spéciale. Je ne connais pas de pays où philosophie et théologie aient été, de tout temps, aussi étroitement soudées ou plus intimement confondues qu'en Allemagne. Aujourd'hui le matérialisme et le réalisme sceptique ou rationaliste refoulent ou subjuguent le sentiment religieux, à quelque confession chrétienne que l'Allemand se rattache de nom.

Combien Edgar Quinet, ici encore, a été un clairvoyant prophète! Il sonnait, dès 1840, le glas du spiritualisme allemand. « Cette Jérusalem céleste, disait-il, croule dans l'abîme; aucune main ne peut la retenir ». Il annonçait l'avènement d'une « religion de la matière » et d'une religion de la force (Leviathan ou Moloch). Il les voyait sortir, en conséquences nécessaires, et des formules métaphysiques qui dénotaient un « manque complet de sympathie, de charité, d'humanité », et du panthéisme « qui est partout au fond de la philosophie allemande », et du fatalisme qui fait qu' « à force de se confondre avec la Divinité, l'humanité s'infatue jusqu'à la

folie », que « privée de Dieu, elle s'adore de la meilleure foi du monde » (1).

L'imagination de Quinet, si puissante qu'elle fût, n'a pas dû concevoir à quel point ces pronostics pourraient être dépassés un jour. Il le fallait pour qu'une mentalité aussi extravagante que celle de l'Allemagne actuelle ait pu prendre naissance.

---

(1) *Œuvres complètes*, t. VI, p. 228 et suiv.

## CHAPITRE VII

### L'ORGUEIL TEUTON ET LA « VOLONTÉ DE PUISSANCE ». — HISTOIRE ET TEMPS PRÉSENT

---

Tous ceux qui ont eu souci d'analyser la mentalité contemporaine de l'Allemagne furent frappés de la grande place qu'y tient la « volonté de puissance » (1). On vient de voir ses rapports de filiation avec les doctrines philosophiques et, dans la genèse de celles-ci, l'intervention d'un élément psychologique d'une portée singulière : l'orgueil allemand (2). C'est cet élément, dont l'action *directe* n'est pas moins indubitable sur

---

(1) Si Nietzsche n'en est pas le père, il en est du moins le parrain. Il lui a donné son nom.

(2) Même phénomène chez les historiens du XIXe siècle, dont j'aurai à signaler le rôle. En est-il meilleure preuve que cette phrase lapidaire, où, dans sa biographie du baron de Stein, le grand érudit Pertz résume ainsi toute l'histoire des guerres de la Révolution et de l'Empire : « *La lutte de l'Allemagne contre la France, commencée en 1792 par l'entrée de nos troupes en Champagne, s'est terminée en 1814 par la prise de Paris* ».

la formation de la volonté dominatrice, que je voudrais considérer en soi.

Un Hongrois, M. E. Reich, que sa nationalité faisait bon juge en matière d'orgueil, a publié en anglais tout un livre sur la vanité allemande (*Germany's Swelled Head*) où il développe cette proposition : « Les Allemands sont affligés de la plus terrible crise de vanité connue dans les temps modernes ». Il la justifie par d'amusants exemples, tels que le succès étourdissant du livre utopique de Chamberlain, *Les assises du XIX^e^ siècle*, dont on a fait un évangile de chauvinisme transcendental, tels aussi que les étranges tentatives de tirer à soi tous les grands hommes des autres pays, en prouvant, par l'étymologie du nom, le portrait, voire le moulage du crâne (dolicocéphale), qu'ils sont des Germains ou issus de Germains par croisement.

M. H.-S. Chamberlain s'était aperçu que Dante avait un visage allemand, il fut frappé de ce que Pascal avait fait la guerre aux Jésuites, et il en avait tiré des conclusions précieuses. Il s'était demandé même si Jésus-Christ était juif? La réponse ne se fit pas attendre. Reimer (1)

---

(1) *Ein Pangermanisches Deutschland*, 1905, livre sur lequel je reviendrai.

posa le dilemne : ou Jésus-Christ n'a jamais existé et n'est qu'un pur mythe, ou bien il a été germain. Son nom le prouve, *Jes* = *Ger*, *us* correspond à la terminaison *man*, donc *German*.

Puis, en deux livres retentissants (1), un socio-anthropologue, L. Woltmann (2), a appliqué la théorie aux grands artistes de la Renaissance italienne et à l'élite des hommes célèbres de la France. Les premiers y ont à peu près tous passé. Vinci est devenu Wincke, Vecellio, Wetzell, Buonarotti, Bohnrodt, et les traits physiques, pour autant qu'on les connaisse, ont été ramenés de même à un masque germain, de telle sorte que Herr Woltmann a pu conclure, en toute sécurité, que la Renaissance italienne n'a été qu'une « étape intellectuelle de la race germanique », influencée par le milieu.

Quant à nos illustrations anciennes et modernes, deux cents d'entre elles ont été triées sur le volet, puis passées au crible de la méthode. Après mûr examen, à la lumière de leur teint

---

(1) *Die Germanen und die Renaissance in Italien*, 1905. — *Die Germanen in Frankreich*, Iéna, 1907.

(2) Voyez sur lui et ses ouvrages le livre de mon érudit confrère M. Ernest Seillière : *Les mystiques du néo-romantisme*, Paris, 1911, p. 26 et suiv.

(clair), de la nuance de leurs cheveux (tirant sur le blond, et reconnue même au travers de la poudre), il n'est apparu qu'un seul Français authentique : La Rochefoucauld, et qu'un seul Germain douteux : J.-J. Rousseau. Voltaire lui-même, oui, Voltaire, s'appelait de son vrai nom Arwid, et Diderot, Tietroh.

Que de telles insanités aient été prises au sérieux et applaudies, cela prouve à quel degré de folie l'orgueil national est monté. Ne nous en étonnons pas trop. L'histoire tout entière témoigne que nous avons affaire à un vice organique.

*
* *

Si les Allemands se reconnaissent si volontiers dans leurs ancêtres barbares, leur instinct ne les trompe pas, le barbare survit. Pour l'orgueil féroce, cela se vérifie sans peine. Je ne parle pas des Prussiens, qui n'ont été convertis au christianisme qu'au XIII^e siècle, et dont on se demande, dans d'autres régions de l'Allemagne, s'ils l'ont jamais été complètement. Je songe surtout aux Teutons, qui nous sont redevenus familiers, grâce au rapprochement qu'on a pu établir entre la tactique de leur vainqueur Marius et celle de notre admirable généralissime. Les auteurs

anciens nous racontent qu'ils se disaient sûrs de s'emparer rapidement de Rome, tout de même que leurs descendants se sont vantés d'entrer à Paris. Leur présomption était telle, dit Florus, qu'en défilant devant le camp retranché de Marius, ils offraient par dérision aux Romains de porter à Rome des messages pour leurs femmes. Peu de jours après, ils étaient écrasés, et leur principal roi, de taille gigantesque, réservé pour le triomphe romain.

Remarquez le nom de ce roi que Florus nous a conservé : il s'appelait Theuto*boche*. N'y aurait-il pas là aussi une survivance ? — Paradoxe, direz-vous : oui, s'il ne s'agissait que d'une réminiscence de l'antiquité, mais il y a tout autre chose. Ce nom, en effet, a eu une longue et singulière histoire chez nous ; il a défrayé la curiosité publique au cours des trois derniers siècles. Voici comment. Des ossements de dimension extraordinaire, découverts en Bas-Dauphiné, l'an 1613, étaient accompagnés, disait-on, d'une inscription sur pierre dure portant ces mots : *Theutobochus rex*. La découverte eut un retentissement énorme, grâce à la réclame qui se fit autour d'elle. Sur un ordre du roi, les ossements du prétendu géant (on lui donnait plus de 25 pieds) furent en hâte transportés à Paris, de là à Fon-

tainebleau où se trouvait la Cour, et présentés à Louis XIII, qui fit un bon mot à leur sujet. Puis, pendant de longues années, on discuta, à grand renfort de dissertations, sur l'authenticité de la trouvaille, et l'on exhiba le géant en public, à Paris, en province, avec des tableaux où sa figure était reconstituée. C'est à Bordeaux que, finalement, les ossements échouèrent. Ils y furent découverts à nouveau, dans un grenier cette fois, en 1832. La curiosité publique se réveilla de plus belle; la polémique reprit, jusqu'à ce qu'on reconnût que le pseudo-Theutoboche avait été de son vivant un mastodonte, qui trouva sa place toute naturelle dans les collections du Museum, où il doit être encore. Mais le nom de ce géant imaginaire n'aurait-il pas survécu dans quelque recoin de la mémoire populaire, et ne lui devons-nous pas, par l'intermédiaire de la corruption de *Theutoboche* en *Tête de boche*, le sobriquet de *boche*, dont vous savez la fortune?

Je reviens à l'histoire.

Nous possédons un très curieux petit livre du XII^e siècle. Ce sont les « baguenauderies de cour » *(De nugis curialium)* (1) d'un spirituel

---

(1) Il n'a été publié, à ma connaissance, que par Thomas Wright, pour la *Camden Society* (1850).

Gallois, Gauthier Map. Célèbre par ses bons mots, il recueillit, en foule, ceux des autres, et à la cour de Henri II, dont il fut le familier, et à la cour de Louis le Jeune, où il séjourna longtemps. Nous lui devons la curieuse anecdote que voici. Je traduis littéralement (1) :

« Le roi Louis le Gros, en lutte avec ses princes, et notamment avec le comte de Champagne Thibaut, qui était le chef des rebelles, avait, en diverses rencontres, défait ce comte et accru par là les inimitiés. Or l'empereur romain (certainement Henri V) favorisait sous main cette rébellion. Quand il vit que le roi l'emportait, il lui dépêcha des envoyés qui lui dirent : « L'Empereur des Romains *te mande* et *t'ordonne*, si tu as souci de préserver ton royaume et d'assurer ton propre salut, que tu fasses dans le mois la paix avec le comte Thibaud, à son avantage et à son honneur. Faute de quoi, *l'Empereur, avant que le mois soit écoulé, assiègera Paris et t'y réduira à merci si tu as la témérité de l'y attendre.*

« Le roi répondit aux envoyés : TPWRUT ALEMAN ! ».

« Cette réponse, continue Gauthier Map, paraît

---

(1) On trouvera le texte p. 218-219 de l'édition Wright.

aujourd'hui encore la *plus grave injure* à tous les Allemands, et le même *honteux propos* provoque de fréquentes rixes entre eux et les étrangers. Je trouve, quant à moi, que c'est la réponse d'une âme tranquille et d'un cœur ferme ».

Qu'avait-il donc répondu le bon roi Louis le Gros? Selon l'interprétation jusqu'ici admise : « *trop allemand* », « *nimis germanicum* » (1). Ce n'eût pas été là une mortelle injure ni un propos honteux. Aussi le sens donné ne me paraît-il pas exact. Je ne puis voir dans le mot du roi qu'une onomatopée, analogue à *prout*, équivalente à *bombus* (2). A l'impudente sommation du Teuton, le roi de France a répondu : « *Pétarade allemande* ».

Presque deux siècles plus tard, le même mot servit à Philippe le Bel pour rabattre l'outrecuidante et brutale mise en demeure qu'Adolphe de Nassau lui adressa (31 août 1294), d'avoir à restituer les terres allemandes qu'il l'accusait d'avoir usurpées, sous peine d'y être contraint par toutes

---

(1) On avait cru reconnaître, tout à fait à tort, le mot « trop » dans *Tprwout* ou *Trout*.

(2) Les deux mots sont pris l'un pour l'autre au XIIIe siècle.

Mort dit a toutes aises *troupt* (Vers de la mort).

Mors dist a toutes coses *prout* (Thibaut de Marly).

les forces de l'Empire. Le roi de France assembla son grand conseil pour en délibérer, puis il remit la réponse solennelle aux envoyés allemands, dans un grand pli scellé, qu'ils emportèrent, la tête haute. Quand le roi des Romains eut brisé le scel de la lettre, il trouva au milieu du grand parchemin blanc ces seuls mots : « *Tprout Alemant!* » « *Pétarade allemande!* ».

Je dois dire que Boutaric a contesté cette anecdote, en alléguant que la réponse authentique est une lettre conservée au Trésor des Chartes. C'est une erreur de l'excellent érudit. La lettre en question (datée du 9 mars 1295, postérieure donc de plus de six mois à l'ambassade du mois d'août) est une réponse au défi qu'Adolphe de Nassau, furieux de la première missive, avait adressé, en janvier 1295, à Philippe le Bel, défi aussi présomptueux que la sommation, puisque le roi des Romains fut impuissant à y donner la moindre suite.

Entre les deux épisodes que je viens de narrer, se place la glorieuse journée de Bouvines, où s'est manifesté avec un éclat singulier le contraste entre l'honneur français et l'orgueil, aussi intéressé que féroce, de l'Allemand. Tandis que Philippe-Auguste dit à ses barons : « Pour Dieu, je vous prie tous que vous gardiez aujour-

d'hui mon honneur et le vôtre ». Otton de Brunswick partage par avance la France entre ses alliés : « A toi Renaud, le Vermandois ; à toi Hugues, Beauvais ; Paris à toi Ferrand », etc. — à chacun sa pièce — et puis il s'abandonne à sa jactance : « Ah ! ils ne savent pas les Français quelle est la force musculaire de notre race (*gens*), quelle est la fureur du Teuton dans la guerre (*quis Theutonicorum sit furor in bello*), comment il fend en deux, d'un seul coup de son glaive, un homme bardé de fer (c'est la prouesse légendaire de Charlemagne), allons, qu'ils viennent ! Que nous leur enseignions tout cela, et que le Parisien n'ait pas honte de recevoir les leçons du Saxon ! » (1).

Tandis que Philippe-Auguste ralliait ses trou-

---

(1) Voyez la Philippide de Guillaume le Breton (X, v. 655 suiv.), le chapelain de Philippe-Auguste qui se tenait derrière lui dans la bataille. Le roi avait connu aussitôt le discours d'Otton par un clerc au service de son gendre le duc de Brabant. — Deux autres passages de cette harangue sont curieux à rappeler aujourd'hui. Celui-ci d'abord : « Si seulement le roi de France n'existait pas, nous ne craindrions plus aucun ennemi au monde, et *pourrions soumettre à nos glaives l'univers entier* ». Cet autre ensuite : « Voilà que les Français ont la témérité de venir sur nous, bien que nous soyons trois fois plus nombreux qu'eux. Ils vont au devant du péril sans le mesurer, tandis que nous savons nous, très bien et sur le champ, par nos *espions affidés (veridici exploratores)*, tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font ».

pes derrière l'oriflamme de Saint-Denis et la bannière royale, Otton promenait parmi les siennes un grand charriot sur lequel il avait fait attacher, au haut d'une longue perche, un dragon monstrueux, dont la gueule ouverte était tournée vers les Français, comme « s'il vousist tout mengier » dit spirituellement une chronique française (1). Au-dessus de cette bête fantastique, que gonflait et agitait le vent, une aigle dorée resplendissait au soleil.

Le dragon ne dévora rien, l'aigle eut les ailes arrachées et brisées, Otton s'enfuit piteusement de la mêlée « sans se soucier, dit le chapelain de Philippe-Auguste, Guillaume le Breton, de ceux qu'il abandonnait à la mort, et n'ayant cure que de son propre salut ».

*
* *

L'orgueil teuton a traversé intact les longs siècles d'humiliation et d'abaissement qui se sont écoulés depuis le moyen âge. Il s'est replié sur lui-même, il s'est réfugié dans les mœurs, dans

---

(1) Voir aussi Guillaume Guiard, *La branche des royaux lignages*, v. 6835 suiv.

Vers France ot la gueule baée,
Pour le réaume chalengier,
Come s'il deust tout mengier.

l'étiquette des cours, dans la morgue nobiliaire, dans le pédantisme des savants. Loin de faiblir, il a puisé dans ces refuges une énergie nouvelle.

L'Allemand d'aujourd'hui s'outrecuide donc par instinct et par tradition. Pour d'autres peuples, il pourrait y avoir là une cause de faiblesse ; le peuple allemand en a fait une source de force, grâce à l'exaltation d'un succès inespéré, et à l'infusion de l'esprit prussien. En même temps que la masse subissait à l'intérieur une compression de plus en plus énergique, elle s'élevait au dehors, elle y montait au niveau d'*Ehrgeiz* et de *Hochmuth*, d'arrogance et d'orgueil, qui était jadis le privilège de la noblesse ou de la caste militaire. Comme l'a dit M. Poncet, la politique victorieuse de Bismarck « a fait surgir du sol allemand une force nouvelle, une source d'énergie considérable : *l'orgueil militaire* »

Du même coup, l'esprit d'entreprise s'élançait à la conquête du monde, pour poursuivre la richesse, le bien-être matériel et la jouissance. Une nature convoiteuse et envieuse pouvait enfin s'assouvir, à cœur joie, et ne voyait plus de bornes à ses désirs. Les obstacles étrangers, la force les briserait; les freins intérieurs n'avaient plus de raison d'être et, du reste, ne

jouaient plus. Sentimentalité et idéalisme étaient mis au rancart comme d'encombrantes et de gênantes vieilleries. L'égoïsme brutal qui sommeillait au fond de l'homme, et dont la *Gemüthlichkeit* avait été, dans les époques d'abaissement et d'impuissance, la berceuse mystique, s'est réveillé dans toute sa sauvagerie native à l'heure du succès. Le mysticisme enfin a quitté le pays des rêves, l' « empire des airs » (mot de Richter), pour éblouir toutes les classes sociales par le chatoyant mirage des horizons infinis qui s'ouvraient à l'activité allemande, à son empire terrestre. Il donnait des ailes au réalisme conquérant.

Pour ce réalisme conquérant, qualités ou défauts de l'Allemagne étaient merveilleusement appropriés : l'amour du travail et la ténacité, le sens pratique et l'absence de scrupule, l'audace spéculatrice et l'esprit d'ordre et de discipline, d'autre part la défiance de soi que professe l'individu, qui fait qu'il ne se considère que comme une fraction d'homme (*Theilmensch*) et qui le pousse à chercher ou à accepter un point d'appui, soit dans l'effort collectif, soit dans une autorité passivement obéie et respectée, celle du spécialiste (*Fachmann*) ou celle du supérieur.

J'ajoute l'esprit de rancune et de méfiance à

l'endroit de l'étranger, de la France surtout, regardée tour à tour comme un danger redoutable et comme une proie enviable et facile, enfin ce que nos pères appelaient la *démesure* et qu'ils réputaient le pire défaut. Un pays pour lequel, en tous les sens, en toutes les directions, le mot *Kolossal* est devenu une étiquette nationale, une marque de fabrique, ne pouvait qu'ignorer la qualité qu'exprime le *ne quid nimis* du poète latin, en même temps que le tact qui lui est apparenté.

En subissant cette transformation, l'âme allemande a été, en majeure partie, sa propre victime, victime de deux autres défauts saillants, le manque de caractère et la sophistiquerie.

Je me souviens qu'en 1871 un de mes amis, Auguste Sabatier, qui est mort doyen de la Faculté de théologie de Paris, fut expulsé d'Alsace pour avoir, dans une conférence, comparé l'âme des femmes allemandes à une *cire molle*, propre à recevoir toutes les empreintes. L'âme allemande est cela même. Elle a une faculté, une facilité étonnante de s'adapter aux circonstances et de se laisser dominer par des influences étrangères (1). Stendhal nous a conservé cette

---

(1) Gœthe le reprochait avec esprit à ses contemporains : « Vou-

note d'une rare justesse écrite par Cadet-Gassicourt en 1809 : « Différence des Allemands à tous les autres peuples : ils meurent d'envie d'avoir du caractère » (1). On peut, en effet, être têtu et manquer de caractère, les entêtements étant successifs et pouvant être contradictoires. La lourdeur d'esprit et le manque de tact font passer facilement d'un extrême à l'autre.

Le caractère que les Allemands cherchaient, le peuple prussien s'est chargé de le leur fournir, en leur communiquant, en leur imposant sa « volonté » rigide et dominatrice. Et des deux parts, pour la transmettre comme pour se l'approprier, le véhicule a été le même : la sophistication, disposition nationale au premier chef, mélange de fausseté native, de subtilité et d'ergotage.

---

lez-vous, écrivain allemand, dominer votre nation, commencez par lui faire croire qu'il y a là quelqu'un qui veut la dominer. Ils seront tous si intimidés qu'ils se laisseront facilement dominer *(beherrschen)* par qui que ce soit » (éd. Goedeke, II, p. 541).

(1) Mme de Staël a dit également : « Les Allemands n'osant confesser cette faiblesse de caractère qui leur va si mal sont flatteurs avec énergie et *vigoureusement soumis*. Ils accentuent durement les paroles pour cacher la souplesse des sentiments ».

## CHAPITRE VIII

### MENSONGE ET SOPHISTIQUERIE

---

L'Allemand se complait dans un réseau de mensonges. Il l'ourdit avec délices, il s'y promène, il y circule, comme l'araignée dans sa toile, en quête de la proie.

Mon cher confrère, M. Welschinger, a eu grandement raison de citer, dans sa belle conférence de Bordeaux, le jugement de Velleius Paterculus sur les Germains, qu'il appelle une « race née pour le mensonge » (*natum mendacio genus*). Ce que l'historien latin ajoute n'est pas moins frappant : « Ils sont, dit-il, au milieu de la plus grande sauvagerie, les êtres les plus artificieux » (*versutissimi*). Et c'est à propos de Hermann, le héros éponyme du pangermanisme, que ce double jugement est porté. Eh oui ! il a vaincu les Romains, mais comment ? En les trahissant, en s'insinuant dans leurs bonnes grâces, en s'initiant à leur vie, chez eux, dans Rome même, en se donnant pour le fidèle

partisan de la politique *pacifiste* de Varus, en frappant celui-ci traîtreusement dans le dos, alors qu'il commandait son arrière-garde. Vraiment les Allemands ont trouvé un parfait modèle (1) dans leur grand Hermann, au nom duquel, comme l'a constaté M. Boutroux, dans son superbe article de la *Revue des Deux-Mondes,* ils mènent le combat contre la civilisation gréco-latine (2).

Hermann a eu une longue lignée de successeurs. Un érudit allemand (3), après avoir montré par de nombreuses sources médiévales de son pays que le mensonge y était pratiqué, sans l'ombre de scrupule, du X^e^ au XII^e^ siècle, constate qu'une amélioration s'était produite, au XIII^e^ siècle, sous l'influence de la littérature che-

---

(1) Dès 1825, on chantait en Allemagne :

« Preis dir, starker Gotteskrieger,
Unsers Volkes reinster Held
... Hermann, unsres Volkes Zier ;
Immer soll dein Geist uns leiten ».

Gloire à toi, puissant guerrier de Dieu,
De notre peuple le héros le plus pur
... Hermann, parure de notre peuple,
Toujours ton esprit doit être notre guide.

(2) Voyez plus loin, p. 83.

(3) Ellinger, *Das Verhältniss der oeffentichen Meinung zu Wahrheit und Lüge.* Berlin, 1884.

valeresque de la France, mais qu'elle ne fut que de surface et de courte durée. Le vieux fond reparaît aux deux siècles suivants, et, durant toute cette période jusqu'à la Réforme, c'est l'esprit du *Reinhart Fuchs*, du *Renard* allemand, qui règne et qui domine.

De la disposition au mensonge la sophistiquerie naît. « Sophistiquer » signifiait, dans notre vieille langue française, *éblouir*. Le sophisme, en effet, éblouit comme le fait le mensonge. « La vérité, a dit Gœthe, nous trace des bornes, l'erreur nous donne l'illusion que, d'une façon ou d'une autre, il n'en existe pas pour nous ».

Pour triompher dans la lutte que l'Allemagne a engagée contre les autres nationalités, aussi bien que pour l'emporter dans la concurrence commerciale, tout a été sophistiqué, et l'est journellement : l'opinion publique comme la marchandise, l'idée et le sentiment, la morale et le droit, la religion elle-même. Et c'est de la sorte que les doctrines d'en haut (*von Oben*) sont descendues dans l'âme du peuple, y ont rencontré un terrain propice de culture, et se sont épanouies en une végétation luxuriante, qui rappelle celle des légendes.

Les sophismes que j'appellerais organiques sont loin d'être tous de date récente. Il en est de

fort antiques, qui font corps avec la tradition germanique ou avec l'histoire d'Allemagne. Le Saint-Empire romain en est le type prodigieux. Mais ceux qui nous importent le plus ont évolué au cours du siècle dernier et à notre âge, ont été élaborés, mis au point, consacrés et répandus par l'Université et l'Ecole, la presse et la littérature populaire.

*
* *

Dans son article, l'*Allemagne et la guerre*, mon éminent confrère M. Boutroux a montré, avec une clarté aveuglante, par quelle sophistication l'Allemagne du XIX^e^ siècle a exploité les idées mystiques de Fichte (1) ou philosophiques de Kant, pour en venir à identifier la conscience allemande avec la conscience divine, le *Deutschtum* avec Dieu, comment par des paralogismes analogues, elle a entretenu et rajeuni la prétention de fonder sa domination universelle sur la supériorité spécifique de ses vertus. — Quel beau sophisme, à ce point de vue, que celui-ci : « Si les Alsaciens-Lorrains sont fidèles à la France, cela même prouve qu'ils doivent être sujets

---

(1) D'après Fichte, l'Allemagne est le « peuple en soi » le *Peuple*, comme l'Ecriture sainte est le *Livre* (la Bible).

allemands, car la *fidélité* (*Treue*) (1) est une *vertu allemande!* » Et quelle belle application sophistique la presse allemande vient de faire de l'impératif catégorique de Kant, en substituant à la contrainte morale de la conscience individuelle le commandement militaire, en nous apprenant que « de l'impératif catégorique, le sous-officier allemand est l'incarnation » (*Gazette de Francfort*).

N'est-ce pas à l'aide d'une autre série de sophismes que l'*élection* du peuple juif par Jehovah est devenue l'*élection* du peuple allemand, tant et si bien que la violation de la neutralité belge a été *justifiée* par les textes bibliques où l'on voit Israël réclamer comme un droit le passage à travers le royaume d'Edom (*Nombres*, XX. 14-21), et les Amoréens, pour s'être opposés par les armes à la violation de leur territoire, être défaits, chassés de leur pays et exterminés par l'Eternel, le Dieu d'Israël (*Deuteronome*, II, 26 et suiv.; *Juges*, XI, 19 et suiv.) (2).

Étonnez-vous après cela que Guillaume II, roi de Prusse, *par la grâce de Dieu*, se consi-

---

(1) Voyez plus haut, p. 49, le *miroir exemplaire* de Herder.

(2) Le texte du Deuteronome surtout a paru un tableau *prophétique* ou *symbolique* du sort de la Belgique. On y a reconnu jusqu'au passage de la Meuse et à l'incendie de Louvain.

dère comme étant de même *par la grâce de Dieu* empereur d'Allemagne.

Par une nouvelle aberration, le faux libéralisme prussien a été confondu avec la liberté véritable, et, pour comble, avec la prétendue civilisation allemande.

C'est derrière le mirage du libéralisme prussien que s'est dissimulée, durant tout le XIX^e^ siècle, la conquête militaire de l'Allemagne par la Prusse. On l'a défini assez exactement : « un libéralisme qui confondait les *libertés économiques* et *intellectuelles* avec les *libertés politiques*, faisant bon marché de celles-ci s'il jouissait des autres ». — Par « libertés économiques », il faut entendre les unions douanières, par « libertés intellectuelles », le développement de l'instruction, au moyen de l'université et de l'école, mais au profit et au service de l'absolutisme militaire.

Tel fut le fameux libéralisme de Bismarck, sur lequel, comme l'a dit mon ami Paul Matter, « on a construit toute une légende ».

Arme de guerre contre tous les adversaires que la Prusse eut successivement à vaincre en Allemagne, l'Autriche d'abord, puis les princes médiatisés, enfin le particularisme et les coalitions nationales ou populaires, le libéralisme

prussien a été érigé en théorie par les professeurs allemands du XIX^e siècle, par les historiens surtout, exalté comme l'âme même de l'unité allemande, et c'est ainsi qu'est née cette équation monstrueuse du militarisme et de la culture. La *culture* allemande n'est plus autre chose que le *libéralisme prussien*.

Les érudits, héritiers du pédantisme scolastique et victimes de la spécialisation, ont largement contribué à l'éclosion et à la diffusion des sophismes, en imaginant tant de spécieux systèmes qui ressemblent à des pyramides reposant sur une pointe artificieuse. C'est dans cette catégorie que rentrent le *néo-Gobinisme* et ses dérivés.

La doctrine de Gobineau, que nous avons si longtemps ignorée en France, n'est devenue célèbre en Allemagne que grâce aux falsifications qu'elle a subies pour les besoins et la plus grande gloire du germanisme. Il serait oiseux d'entrer dans de longs détails à ce sujet. Qu'il suffise de dire que la thèse originaire reposait tout entière sur la double idée d'une supériorité de la race blanche (aryenne) par rapport aux races jaunes et noires, et sur la dégénérescence inévitable de l'humanité, à raison du mélange croissant de la race supérieure, — dont les

Germains, et notamment les Francs, auraient conservé le plus longtemps la pureté relative — avec les races inférieures jaunes et noires.

De la supériorité blanche ou aryenne, les Allemands ont fait leur propre supériorité, et à la dégénérescence prédite de l'humanité ils ont substitué son apothéose par la domination germanique.

Si vous voulez mesurer toute l'étendue de la falsification, lisez les pages de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* où, soit l'Italie, soit la France, avec l'Alsace et la Lorraine, sont décrites comme foyers de civilisation, puis celles où la décadence de l'Allemagne est mise en relief.

Écoutez ensuite Gobineau quand il déclare que les Teutons ne sont pas de *vrais Germains* et que les Prussiens ne sont qu'un métissage de Slaves, de Finnois et de Teutons. Enfin voulez-vous savoir ce qu'était pour Gobineau la survivance la plus pure de la race aryenne? Vous la trouverez nettement localisée dans la Scandinavie, le Hanovre, la région rhénane jusqu'à Bâle, la *France septentrionale* et la *Grande-Bretagne*, par laquelle « elle rejoint l'Islande ». — « Dans ce centre, dit-il, subsistent les dernières épaves de l'élément aryen, bien défigu-

rées, bien dénudées, bien flétries sans doute, mais non pas encore tout à fait vaincues. C'est aussi là que bat le cœur de la société et, par suite, de la *civilisation moderne* » (1).

Voici maintenant l'antidote à la dégénérescence de l'humanité, le moyen, tout au contraire, pour la race supérieure incarnée dans l'Allemand moderne de la conduire à l'apogée. Il est tiré de l'œuvre d'un ancien magistrat français, M. de Lapouge (*Les sélections sociales*, 1896 ; *L'Aryen et son rôle social*, 1899) (2), mais il a fallu pour cela une falsification nouvelle.

Aux yeux de M. de Lapouge, comme aux yeux de Gobineau, l'Aryen est le type humain le plus parfait, mais il le distingue soigneusement du Germain, et le fond même de sa thèse est que ce type s'est trouvé presque totalement éliminé par une série de sélections sociales (militaires, cléricales, civiques ou économiques). Il n'existe donc plus qu'en théorie et il ne peut être reconstitué qu'au moyen d'une sélection artificielle, un eugénisme opéré dans les divers pays.

---

(1) *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 2e édit. Paris, 1884, p. 491-492.

(2) On trouvera une remarquable analyse de ces ouvrages dans le livre de M. Seillière, *Les mystiques du néo-romantisme*. Paris, 1911.

Pour accaparer cette doctrine, rien de plus simple à des esprits sophistiques. L'Aryen idéal, c'est l'Allemand réel d'aujourd'hui, la sélection, l'eugénisme, c'est lui seul qui l'opèrera, au profit de la race dont il est le meilleur représentant. Et pour l'accomplissement de cette grande œuvre humanitaire, il ne devra pas reculer — nous le verrons — devant les procédés les plus inhumains.

*
* *

Si vous enfilez bout à bout les sophismes que j'ai passés en revue (et que d'autres on y pourrait ajouter !) vous obtenez à peu près le schéma que voici.

Un principe initial est fourni par la littérature populaire. Nul verset de la Bible n'a jamais eu plus d'autorité, dans un pays chrétien, qu'en Allemagne la strophe du chant patriotique d'Arndt (1813) :

... Soweit die Deutsche Zunge kl ngt
... Das, wackrer Deutscher, nenne dein (1).

Donc la race allemande est attestée par la langue, laquelle lui crée, en même temps, un titre

(1) Aussi loin que résonne la langue allemande, le pays, brave allemand, est à toi.

de possession. Sa supériorité sur toutes les autres races, le succès l'établit, aux deux pôles de son histoire, de Hermann, le *Germain* par excellence, triomphateur du monde gréco-romain (1) à Moltke, le héros invincible. « L'histoire est le jugement de Dieu » a dit Treitschke, le peuple allemand est donc le peuple élu avec qui Dieu en personne combat (2). Or, Dieu use de la force pour extirper le mal, pour exterminer Satan et les réprouvés.

La force dans toute sa sauvagerie est dès lors légitime pour le peuple élu. Elle est la sanction du droit divin et du droit naturel. Tous ceux qui lui résistent vont à l'encontre du droit. Ils n'en

---

(1) « Was prahlst denn Du... von deinen alten Römern mir... Der Deutsche, wenn die Eichen ihn umdüstern, hört... Hermanns Stimme flüstern ». (*Deutschland, und Welschland,* chant patriotique antérieur à 1840 (que hâbles-tu avec tes vieux Romains? L'Allemand, quand bruissent les chênes mystérieux, entend la voix d'Hermann).

(2) En réalité, le *Dieu allemand* est Wodan, le dieu de la guerre, qui donnait la victoire, et à qui les anciens Germains immolaient leurs captifs, alors que Dieu, pour les chrétiens, est Celui qui a dit : *Paix sur la terre et envers les hommes bonne volonté.* — Dès 1813, dans un chant d'Arndt, nous trouvons le *Dieu allemand.* C'est un *héros* avec lequel trois autres, la liberté allemande, le cœur allemand, l'acier allemand ne font qu'un. L'Allemand n'a donc qu'à agir et ne rien craindre (*thue recht und fürchte nichts).*

Deutsche Freiheit, *Deutscher Gott,*
Deutsches Herz und deutscher Stahl
Sind vier *Helden* allzumal.

ont donc aucun. Ils n'ont que le choix de se soumettre ou d'être exterminés. Le résultat est *fatal*, puisqu'il procède de la volonté divine dont la puissance est invincible. Fatalisme que les historiens érigeront en système scientifique.

---

## CHAPITRE IX

### L'ESSOR ALLEMAND ET LE CHANT POPULAIRE

---

L'Allemand est raisonneur; il se trouva satisfait de toutes les excellentes raisons qui flattaient son orgueil et couvraient d'une robe étincelante ses appétits matériels. C'était pour lui comme une nouvelle échelle de Jacob qui se dressait, où montaient et descendaient les anges de ses rêves, porteurs de ses désirs charnels et messagers du présage divin qu'il répandrait « sa postérité de l'Occident à l'Orient, du Nord au Midi ». Rappelons-nous, du reste, cette observation sagace de M^me^ de Staël : « Les Allemands se servent de *raisonnements philosophiques* pour expliquer ce qu'il y a de moins philosophique au monde : *le respect pour la force et l'attendrissement de la peur, qui change le respect en admiration* ».

Mais l'Allemand, au fond, s'il est batailleur et

querelleur, n'est pas guerrier (1). Il fallait le rendre militariste dans l'âme, et c'est le prodige que réalisa la Prusse par deux méthodes successives : d'abord l'argument *pacifiste*, puis l'argument *conquérant*.

Pendant plus de vingt ans, après la guerre de 1870, l'objectif essentiel proposé aux Allemands fut la préservation des fruits de la victoire, le maintien de la paix contre les menaces de revanche de la France. C'était la politique bismarckienne, qui ne voulait pas même de guerres coloniales. C'est à titre de rempart de la paix européenne que la Triplice fut formée.

Cette politique coïncida avec une crise de la mentalité allemande. Un écrivain, dont on ne connaît que trop le chauvinisme prussien et la révoltante ingratitude envers la France, Karl Hillebrand, a décrit cette crise durant la période de 1876 à 1882 (2). Il constate un mécontentement ou un malaise général et il en détermine

---

(1) Il en va autrement du Prussien. Sa vaillance martiale n'es pas douteuse. On pourrait croire que si les chefs prussiens ordonnent, *par système*, le massacre des populations inoffensives, les soldats allemands l'exécutent *par couardise*. Méditez le chapitre de Montaigne : *Couardise mère de cruauté*.

(2) *Deutsche Stimmungen und Verstimmungen* (1879). *Zeitgenossen und Zeitgenossisches* (1882), p. 332 suiv. (T. VI, de *Zeiten, Völker und Menschen*).

les causes : conflits religieux, rupture de l'utilitarisme avec les anciennes dispositions idéalistes, inconciliabilité de l'absolutisme prussien, — qui, par l'armée, le fonctionnarisme et l'école, est la seule puissance politique, — avec les idées exotiques de régime parlementaire ou de souveraineté électorale, refoulement de l'ancienne indépendance individuelle ou locale par un esprit *grégaire*, et par la compression gouvernementale, enfin dignité offensée et vanité blessée par la malveillance étrangère, par la certitude de *n'être aimé nulle part*.

L'auteur concluait : « *Nos traditions et nos aspirations sont en conflit* ».

Comment ce conflit a-t-il été résolu depuis lors ? Nous ne le savons que trop. Les aspirations l'ont emporté sur les traditions. De pacifiques elles sont devenues agressives. Le cœur allemand s'est dilaté sous un souffle fou d'ambition et de haine.

A mesure que l'expansion commerciale et industrielle de l'Allemagne se développa de façon prodigieuse et que s'accrut, de pair avec sa puissance militaire, sa confiance en la supériorité de sa force, la guerre n'apparut plus comme un danger à éviter, mais comme un but désirable et un espoir chaque jour plus légitime. Il ne s'agis-

sait plus de conserver, il s'agissait de conquérir. Une guerre défensive n'était pas à appréhender, une guerre offensive contre la France devenait une entreprise sans risque, d'un succès indubitable et d'un profit inouï.

De là, en regard de l'exaltation des vertus de l'Allemagne, de ses ressources, de sa mission providentielle, une campagne acharnée de dénigrement de notre pays, une célébration enthousiaste de l'écart qui croissait dans une proportion géométrique (il a triplé en trente ans) entre la population d'Empire et celle de la France, un mépris professé, affiché de notre organisation militaire, de la bravoure de nos troupes, de la solidité de notre édifice social, qu'une poussée germanique devait jeter brusquement à bas. Victoire éblouissante ! curée sans nom, curée de richesses, de jouissance, de domination, d'annexion. Qui pourra résister désormais à l'Allemagne ? Elle étendra ses tentacules de la mer du Nord à l'Adriatique, voire à l'Océan. L'Angleterre sera annihilée, l'Autriche et l'Italie asservies, le monde slave rejeté vers l'Orient, en tête à tête avec le Japon et la Chine ! Et voilà la griserie journalière par laquelle, durant de longues années, l'esprit allemand a été faussé, égaré, fourvoyé, finalement transformé.

*
* *

C'est ici que la littérature populaire, le chant patriotique surtout, a joué un rôle efficace. L'Allemand est musicien ; il aime le chant, à la taverne (*Kneipe*), au *Commerz* d'étudiant, à l'échoppe, à la caserne. Il a des chants populaires pour tous les métiers, pour toutes les réunions ou associations, si nombreuses, pour toutes les circonstances de la vie.

Ce sont les chants de la guerre de l'indépendance, les chants des Arndt, des Körner, de tant d'autres, qui ont enflammé les esprits et entraîné les masses, et de ces chants, ceux-là ont survécu qui répondaient le mieux aux ambitions nouvelles et qui, en même temps satisfaisaient et avivaient les vieilles haines contre la France (1).

A côté de ces chants traditionnels, de plus récents sont nés et sont devenus des hymnes

---

(1) Dans le chant d'Arndt *das Deutsche Vaterland,* se trouve cette strophe typique :

Das ist der Deutschen Vaterland,
*Wo Zorn vertilgt den welschen Tand,*
*Wo jeder Franzmann heisset Feind,*
Wo jeder Deutsche heisset Freund.

(La patrie allemande, elle est où la colère extermine la légèreté française, où tout Français est un ennemi, tout Allemand un ami).

nationaux. Chacun les connaît; la *Wacht am Rhein*, le *Deutschland über alles*. Et de quand datent-ils? de 1840 et 1841, d'une époque où, en prévision d'une guerre européenne, la France s'armait et paraissait menacer le Rhin. Si ces chants nouveaux ont eu, de nos jours, une vogue si formidable, ils le doivent, la *Wacht am Rhein* à son agressive arrogance dirigée contre la France (1), et le *Deutschland über alles* à la métamorphose du sentiment patriotique en pangermanisme conquérant. L'auteur de ce dernier chant, Hoffmann von Fallersleben, avait si peu songé à une domination mondiale de sa patrie qu'il ne tarda pas à être destitué, par le roi de Prusse, de ses fonctions de professeur, comme entaché de libéralisme unitaire.

---

(1) Und wenn mein Herz im Tode bricht
Wirst du doch drum ein Wälscher nicht.
Reich wie an Wasser deine Fluth
Ist Deutschland reich an Heldenblut.

(Et si mon cœur se brise dans la mort, Tu n'en deviendras pas un Rhin français, Aussi riche qu'est ton flot en onde, L'Allemagne est riche en sang de héros).

## CHAPITRE X

### LA PRUSSIFICATION. — RÉALISME ET ILLUSION

---

Que l'esprit nouveau de l'Allemagne soit le fruit de sa prussification, c'est une vérité d'évidence, mais les phases par lesquelles cette transformation s'est opérée méritent un examen attentif. C'est ici que nous avons à observer le jeu de l'*instrument politique*.

J'apercevrais volontiers, dès le début du XIX^e^ siècle, un carrefour analogue à celui qu'a signalé M. Boutroux, comme ayant existé en Allemagne, à la veille de la guerre de 1870 : le choix entre deux voies, la voie absolutiste et la voie libérale. Mais ce choix jamais n'a été libre ; il a été imposé par la violence et la duplicité.

L'Allemagne demandait la liberté et l'unité, la Prusse lui a donné l'unité aux dépens de la liberté, et elle a masqué ce sacrifice sous la fallacieuse formule la *liberté par l'unité*, dans laquelle le mot de liberté veut dire exactement son contraire.

La prussification de l'Allemagne s'est accomplie, en effet, par un double moyen : le réalisme et l'illusion ; le réalisme, c'est-à-dire la puissance militaire et l'habileté organisatrice ou administrative ; l'illusion, parce que l'Allemagne a prêté à la Prusse des sentiments, des qualités et des vertus qu'elle ne possédait pas, parce qu'elle lui a supposé un idéal qui lui manquait. A travers tout le XIX^e siècle, jusqu'à l'entrée en scène de Bismarck, c'est là le mirage que la Prusse entretient de toutes ses forces, avec toute sa duplicité. Et quand le mirage se dissipe, c'est sous les coups de canon de la Prusse victorieuse, c'est au so des chants de triomphe de l'Allemagne, maîtresse du monde ou aspirant à le devenir.

Les étapes de cette transformation correspondent à de grandes périodes historiques, délimitées par les traités de 1815, la Révolution de 1848 et la guerre de 1870.

Dans le mouvement national qui a clos l'époque napoléonienne, l'unité poursuivie était exclusive de toute centralisation politique, la liberté à laquelle le peuple aspirait était à la fois l'indépendance des divers États allemands et l'affranchissement de la personne et de la terre. La Prusse parut être à la tête de ce mouvement, à raison de ce qu'elle fut sauvée elle-

même par les réformes d'un homme du Sud, le baron de Stein.

Les traités de Vienne et la conclusion de la Sainte Alliance consommèrent l'échec du mouvement unitaire et libéral. L'absolutisme politique en prit la place, et, à côté de lui, se fit jour l'absolutisme historique de l'école de Savigny. La Prusse devait profiter de l'un et de l'autre : du premier, en se donnant comme mission de combattre l'obscurantisme et le despotisme autrichien, et en reprenant en mains le programme unitaire, sous la forme de l'union douanière (*Zollverein*), dont l'Autriche demeura exclue.

La doctrine fataliste de l'école historique ne lui servit pas moins. C'est le baron de Stein qui fut le rénovateur, presque le père de l'histoire nationale. C'est lui qui fonda, en 1819, la Société historique dont Savigny, Pertz, les frères Grimm faisaient partie; c'est à lui qu'est due la grande entreprise des *Monumenta Germaniæ,* sous le patronage et avec les subsides du gouvernement prussien. Ce fut sa doctrine qui, inspirée par celle de Savigny, devint le mot d'ordre des historiens allemands, la doctrine que l' « *avenir tout entier est écrit dans le passé* » et que, par suite, « *l'absolutisme militaire ayant fait dans le passé la grandeur de la Prusse devait*

*faire un jour la grandeur de l'Allemagne* ».

La Prusse devenait ainsi le « noyau historique de la cristallisation germanique », le Brandebourg était appelé à jouer un rôle analogue à celui de l'Ile-de-France chez nous.

Les efforts du libéralisme anti-prussien se brisèrent contre cet ensemble de forces, d'autant plus aisément que les peuples se souciaient de vivre beaucoup plus que d'être libres. Beaucoup des libéraux, du reste, tel l'historien Gervinus, frayèrent les voies à la Prusse par leur hostilité violente contre la France, et, comme le gouvernement prussien n'avait cessé de développer son armée, alors que la Confédération germanique n'en avait aucune, il put, lors des événements de 1840, qui firent craindre une invasion française, assumer le rôle de *protecteur*. Ce rôle, depuis lors, il ne l'a jamais abandonné, et l'avènement de Frédéric-Guillaume IV en accrut l'importance, par le libéralisme que ce prince afficha, en même temps que par son piétisme et par la mission divine qu'il s'attribua d'unifier l'Allemagne, enfin par la déclaration extravagante qu'il fit, en 1848, après sa chevauchée épique (*Umritt*) à Berlin : « La Prusse à partir d'aujourd'hui *se transforme en Allemagne* ».

En réalité, l'avortement définitif de la Révo-

lution de 1848 en Allemagne fut en grande partie l'œuvre de la Prusse, et celle-ci sut largement profiter de l'aubaine, en se faisant le gendarme de l'Allemagne, le sauveur des dynasties menacées, et en exploitant les sentiments xénophobes des patriotes. Déçus, les libéraux eux-mêmes attendent et appellent un maître. « Il faut qu'un maître s'affirme d'où qu'il vienne », disait l'historien libéral Dahlmann. Le maître guettait à la porte, il était là tout prêt, il s'appelait Bismarck.

---

# CHAPITRE XI

## MILITARISME ET ÉDUCATION NATIONALE

---

Nul mieux que Bismarck ne sut jamais jouer de l'opinion publique, la manier, la sophistiquer. Mommsen n'avait-il pas dit du chancelier de fer qu' « *il spéculait toujours sur la crédulité publique* ». S'il bénéficia, comme on l'a dit, de l'indulgence qu'a le peuple pour « les fripons heureux », il trouva surtout, pour agir sur l'esprit public, un incomparable instrument dans l'école historique (1) à laquelle il se chargea de fournir l'argument décisif : le succès.

Le césarisme xénophobe de Mommsen, son darwinisme historique, l'impérialisme prussien de Droysen, la campagne passionnée menée par Sybel contre la Révolution française et contre le principe de la souveraineté populaire, représenté par la France, tout cela convergeait vers

---

(1) Voyez sur ce sujet l'excellent ouvrage d'un écrivain suisse, M. Antoine Guillaud, *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, Paris, 1900.

le triomphe de l'absolutisme militaire. Après Sadowa, et plus encore après Sedan, ce fut le triomphe de la doctrine. La loi de l'histoire était vérifiée, le droit historique de la Prusse consacré, l'application à l'histoire de la lutte pour la vie, de l'élimination du plus faible, devenait une vérité acquise. Inclinez-vous donc, peuples, devant l'inflexibilité des lois de la nature. On ne discute pas avec elles.

Voilà trouvés les vrais droits de l'homme, à la place de ceux que les Français ont cru tirer de leur cerveau, et avec lesquels ils corrompent l'esprit public du monde! Sus donc à cette nation de rêveurs, qui n'est et n'a jamais pu être qu'une perturbatrice de l'ordre divin — que la Germanie a mission d'établir —, un *trouble-fête* dans l'univers. Sur les ruines de cette nation frivole et anarchique, s'établira, par sa seule masse, le solide et indestructible édifice de la *deutsche Gründlichkeit*, de la *deutsche Kultur* : « Les vents du ciel, a dit Ranke, promènent ça et là les sables du désert, ils laissent les montagnes à leur place ».

*
* *

Faire pénétrer ces sentiments et ces idées dans l'esprit de la nation entière ne fut pas seu-

lement l'œuvre de la Prusse proprement dite, mais de tous ceux qui, nés ailleurs, se sont inféodés à elle.

L'action sur l'esprit de la masse s'est exercée par des voies multiples, qu'il suffira d'indiquer en bloc, en se souvenant de la parole de Montesquieu : « La crédulité des peuples est toujours au-dessus du ridicule et de l'extravagant ». Ajoutons-y de suite, car elle s'applique parfaitement à l'Allemagne, cette autre pensée de notre grand écrivain : « On s'accoutume si fort à entendre débiter certaines choses *d'un air d'autorité*, qu'on se trouve vaincu avant d'avoir combattu. Le respect tient lieu d'examen ».

C'est par voie d'autorité, en effet, que l'esprit nouveau s'est formé. Il était réservé à l'Allemagne de connaître la *conviction par contrainte*.

Le mot d'ordre est donné par le gouvernement prussien et la presse tout entière le propage. Il est inculqué ensuite sans répit, avec une perfidie brutale, par la presse reptilienne, de concert avec laquelle travaillent les journaux aux gages des grandes entreprises, industrielles et commerciales, dont la fortune s'édifie sur le militarisme et la politique mondiale. Ce sont des coups de marteau, tantôt sourds, tantôt bruyants, qui frappent, nuit et jour, sur l'enclume populaire. Leur

action est devenue de plus en plus énergique à mesure que la population s'est agglomérée dans les villes, que l'instruction primaire a progressé, que le service militaire a été plus étendu et plus pesant.

Nous savons maintenant ce que les Allemands voulaient dire quand ils se vantaient, en 1870, que l'instituteur avait été le grand vainqueur. C'est du maître de chauvinisme, armé de la férule, qu'ils nous parlaient. La trique du sous-officier complète l'œuvre. La parole impériale la consacre.

L'esprit et la discipline militaires de la Prusse ont, de la sorte, pénétré d'outre en outre la société allemande. Administration, commerce, industrie, science, littérature même et art, tout a été discipliné, caporalisé, hiérarchisé, absorbé. La bureaucratie militaro-prussienne a été jetée comme un filet sur l'Allemagne entière. Le rentier lui-même est embrigadé dans les *Kriegerverein*, *Sängerverein*, *Flottenverein*, etc.; son patriotisme prussien ou pangermaniste est placé sous la surveillance continue de la police, et, à chaque heure, on lui en demande des preuves. Et que fait le socialisme pour combattre l'absolutisme militariste ? Il enrégimente ses adhérents, il les militarise par des manifestations

bruyantes qui servent l'esprit de domination, au lieu de l'affaiblir.

De cet édifice militariste, la jeunesse universitaire est un des « piliers ». L'étudiant se modèle sur l'officier. Il forme une caste intermédiaire entre le corps d'officiers et la bourgeoisie, caste disciplinée, militarisée par les corporations. Il est devenu conservateur forcené, par orgueil patriotique, par contagion de l'esprit hobereau, par ambition d'avoir part à la manne gouvernementale, qui, en Prusse surtout, est abondante et enviée. A cette condition seulement il passera son *Examen d'état*, et s'il veut entrer dans la carrière universitaire, il sait d'avance qu'il n'y pourra réussir à moins d'abdiquer toute indépendance, de se rallier à la pure orthodoxie prussienne. L'étudiant n'a, du reste, qu'à se laisser aller à la direction qu'on lui imprime. La science que son maître lui inculque n'est pas la science tout court, c'est la *science allemande*, celle qui procède, non de l'amour désintéressé de la vérité, mais de l'amour aveugle et fanatique de la patrie.

Le grand *éducateur* de la jeunesse, pendant la période de 1875 à 1895 notamment, a été, sans conteste, l'historien Henri de Treitschke. Il convient de nous arrêter un instant à cette figure,

car elle éclaire notre sujet d'un jour très vif.

Treitschke est une des plus belles conquêtes de la Prusse. Il était né à Dresde. Son père, général saxon, a combattu, en 1866, contre les Prussiens, son frère est tombé dans les rangs de l'armée autrichienne. Le père est la personnification de l'Allemagne qui s'en va ; il proteste contre les annexions prussiennes par le vieux dicton : « Le droit est toujours le droit ». Le fils, imbu des doctrines de l'école historique, de l'école du succès, est l'Allemagne qui vient. Il s'écrie : « Un roi qui a fait un *si beau coup* a raison contre tous ». Jadis libéral, Sadowa l'a converti à l'absolutisme militariste. Désormais, il va se faire, dans sa chaire de l'Université de Berlin, la fanfare vivante et éclatante des victoires prussiennes, passées et futures. Il va réveiller toutes les vieilles haines du Germain.

Il s'attaque à l'Angleterre, qu'il accuse de « poltronnerie et de matérialisme cachés derrière de grandes phrases de théologie onctueuses ». Il s'attaque à la France « qui se soustrait au devoir par un bon mot », qu'il appelle, en 1870, une nation de « *barbares demi-civilisés* », à laquelle il faut « *arracher les dents comme à une bête de proie* ». Il ramène toute l'histoire d'Allemagne à l'action d'une force

« inhérente aux institutions prussiennes ». Il combat le particularisme avec la dernière virulence, regrettant que tous les princes allemands n'aient pas été médiatisés, y compris le roi de Saxe. Il proclame, après 1870, que l'Allemagne, avec « sa riche culture morale, va devenir l'institutrice des peuples ».

C'est qu'il a été lui aussi victime de l'illusion, du mirage dont j'ai parlé. Il s'est imaginé que la Prusse avait, par excellence, toutes les vertus que s'attribuait si généreusement la race germanique. Nous en avons la preuve dans le désarroi dont témoignent ses derniers discours, l'un d'eux surtout qui a été prononcé, par une singulière ironie, à une commémoration de Sedan. Treitschke y reconnaît que le peuple s'est corrompu, s'est perverti; que, plus la culture s'est étendue, plus elle est devenue plate et les mœurs grossières; qu'il y a barbarie envahissante, science superficielle, abaissement de l'esprit.

Il ne semble pas se douter que c'est de l'éducation prussienne, qu'il a contribué à répandre, que vices nouveaux et recrudescence des vices anciens procèdent. Si la grossièreté et la barbarie ont pris la place de la culture morale, c'est que la volonté dominatrice et la dureté égoïste ont été érigées en souveraines; si l'esprit public a été

perverti, si les caractères se sont abaissés, c'est que les violations les plus scandaleuses du droit et de la justice ont été, non seulement légitimées, mais célébrées et érigées en système, c'est que le *Premier Bandit de l'Europe*, comme l'appelait un jour James Darmesteter, est devenu un Dieu Lare du peuple allemand.

---

## CHAPITRE XII

### « DEUTSCHTUM » ET « ORGANISATION »

---

L'Allemagne est devenue le nombril du monde ; un nouveau culte impérial a été instauré, un nouveau César divinisé, vers lequel « *converge* » toute l'histoire et que son peuple doit adorer, en attendant que tous les autres peuples de la terre courbent le front devant lui.

Telle est la résultante acquise de l'évolution des idées et des faits. La résultante idéale est la perspective éblouissante des réalisations futures. D'un mot le tout s'appelle le *Deutschtum*.

J'y vois, au point de vue psychologique, le produit d'un accouplement de l'esprit prussien et de l'esprit teuton, tels qu'ils nous ont apparu à travers l'histoire.

En étudiant les sociétés humaines les plus diverses, j'ai observé partout que les peuples commencent par agir sous la poussée de leurs passions et de leurs intérêts, et qu'après coup seulement ils font la théorie de leurs actes, soit

pour en accroître l'honneur et le profit, soit pour les légitimer. Cela se vérifie pour l'Allemagne, avec cette modalité que les idées ont, par intervalle, incité à l'action et qu'en général elles ont renforcé l'obéissance passive. De là une étroite union de l'idéal et du réel, qui fait que le *Deutschtum* a la prétention de réaliser l'*idéal humain*, et qu'en dernière analyse, il se confond avec la *Kultur*. Celle-ci, a-t-on dit très justement (M. Lote), n'est pas « *compréhension* » mais « *vouloir* ».

Aussi en cherchez-vous vainement une définition intelligible. On semble avoir tout dit quand on l'a distinguée de la *civilisation*, à laquelle on concède que d'autres nations puissent coopérer, et par quoi l'on entend les progrès matériels. Pour le surplus, on en est réduit à des formules qui ne servent qu'à masquer les moyens dont l'Allemagne attend l'hégémonie mondiale, le militarisme et l' « *organisation* ».

Dans un livre singulier dont l'auteur, d'abord anonyme, a pu être regardé comme le porte-parole de Guillaume II (1) l'*Empereur, la*

---

(1) Son livre a été gratifié d'un don impérial de 10.000 marks. M. Ernest Seillière l'a analysé avec soin dans le *Journal des Débats* du 17 août 1904, et signalé de nouveau dans ses *Mystiques du néo-romantisme*, p. 27.

*Culture et l'Art*, la *Culture* n'apparaît encore qu'à l'*état de devenir*, mais elle a son prototype : « L'*armée prussienne* constituant, avec son pas de parade symbolique, le *type d'une société rythmée* ».

C'est bien cela, l'automatisme, le mécanisme prussien appliqué à la société humaine. « Mécanisme administratif, a dit M. H. Bergson, militaire, industriel. La machine n'aurait qu'à se déclancher pour entraîner les autres peuples à la suite de l'Allemagne, assujettis au même mouvement, prisonniers du même mécanisme ».

Dans l' « *organisation* » qu'on fait miroiter devant les esprits, toutes les forces intellectuelles et morales seraient enrégimentées, sous une discipline de fer, en vue de fins économiques, pour le triomphe d'un exclusivisme ethnique, dominateur et féroce. M. Ernest Lavisse lui a donné l'emblême qui lui convient : « *un sabre et une férule croisés sur un billet de banque* ».

Son *principe* n'est ni politique, ni économique, ni moral, ni religieux. Il est *racial*. Et ici nous en revenons à la sophistication des *idées sélectionnistes* de M. de Lapouge. C'est une hiérarchie anthropologique qu'il s'agit de créer, dont le programme est tel qu'on est frappé de ses rapports avec la « barbarie scientifique » de

l'état-major allemand. Voici, dans ses grandes lignes, le système organique (1).

La Prusse est représentée comme *la plus germanique* des nations. Elle doit, par une guerre, se débarrasser à jamais de la rivalité de la France, pour pouvoir fonder un *Empire germanique universel*.

L'agrandissement territorial nécessaire se fera aux dépens de la France, de l'Italie, de l'Autriche, puis on incorporera « *par persuasion*, si possible », les États scandinaves, les Pays-Bas et la Suisse.

Aprés quoi, l' « *organisation* » se développera en conformité des idées sélectionnistes. La population de l'*Empire universel* sera répartie en trois classes superposées (2) :

1° Les *Germains purs* (cheveux blonds, teint clair, haute stature, crâne dolicocéphale, etc.). Ce seront les seuls citoyens. On estime qu'il s'en découvrira dix millions en France, et qu'ils forment les trois quarts de la population de l'Allemagne. L'autre *quart*, par faveur spéciale, y sera assimilé.

---

(1) L'exposé en a été fait par Reimer dans son livre *Ein pangermanisches Deutschland* (Berlin, 1905). Cf. Ernest Seillière, *Les mystiques*, chap. III.

(2) C'est au fond un mauvais décalque de la *République* de Platon.

2° Les *demi-Germains*, métis auxquels le *connubium* est refusé avec les Germains purs, et qui seront *demi-citoyens* pour le surplus.

3° Les *non-Germains* (brachycéphales). Ils seront traités comme les anciens hilotes ou les esclaves, employés aux travaux les plus durs et les plus malsains, éliminés, *extirpés* successivement par tous les moyens.

L'*eugénisme*, en effet, sera la règle et la *polygamie* des Germains purs lui servira d'adjuvant (1).

---

(1) Dès 1876, des idées analogues à celles de Reimer étaient inculquées à la masse par des manuels scolaires. Voyez, par exemple, le *Manuel de Géographie* (A. Hummel, *Handbuch der Erdkunde*, 1876), cité par M. Guilland (p. 135-136). « L'Allemagne est vraiment le cœur de l'Europe et, comme dans l'organisme le cœur a pour fonction de faire circuler à travers les membres un sang qui renouvelle les parties vieillissantes et fortifie les plus jeunes, ainsi l'Allemagne a pour mission, dans l'histoire, de rajeunir *par la diffusion du sang germanique les membres épuisés de la vieille Europe* ».

L'auteur enseigne plus loin qu'il n'y a rien de bon en France qui ne soit dû à la race germanique. Non seulement les Flamands, Normands, Bourguignons sont des Allemands, mais le sont de même les Champenois, comme le prouvent « leur taille élevée, leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus ». Les Languedociens sont des « descendants des conquérants visigoths ». Les Provençaux sont des métis de Goths et de Burgondes. Il ne reste, nous dit-on, qu'une seule partie de la Gaule qui soit vraiment française : c'est l'Ile-de-France, que le manuel scolaire définit en ces termes aimables et de bon goût : « la farce du pâté français, un ferment de pourriture qui a réussi lentement à faire lever la pâte ».

Quel *idéal humain!* et que nous nous en désintéresserions volontiers pour en laisser aux Allemands la gloire, qu'ils revendiquent, de l'avoir inventé et les bienfaits de son application chez eux. S'il ne s'agissait que de cela! Mais nous sommes aux prises avec une perversion redoutable du sens moral, dont les atroces conséquences éclatent partout, et dont tout l'effort des peuples civilisés devra tendre à avoir raison.

---

# CHAPITRE XIII

## LA PATRIE MONDIALE

---

Treitschke, qui est mort au mois de mai 1896, a été le dernier représentant de l'école historique.

Quand il a disparu, sa place comme éducateur a été prise par le chef d'une nouvelle école, l'école qui prétend avoir découvert un fondement nouveau à la domination de l'Allemagne sur le monde, la force économique, créatrice du droit, travaillant de concert, avec le militarisme, à l'avènement du *Deutschtum*. Écoutez le représentant par excellence de cette doctrine, l'historien Lamprecht, l'un des signataires et sans doute l'un des inspirateurs du Manifeste des intellectuels (1) :

« L'Empire n'est plus aujourd'hui un corps politique enfermé dans des limites territoriales, il est une puissance vivante agissant dans l'Uni-

---

(1) *Deutsche Geschichte der jüngsten Vergangenheit und Gegenwart* (Berlin, 1913).

vers. Il est partout où les intérêts économiques allemands étendent leurs tentacules. Il est *tentaculaire* » (p. 496-7).

« Les forces économiques doivent être mises en marche comme l'armée et la flotte, qui ne font qu'un avec elles, au point de vue de l'expansion nationale ».

« Le *culte de la force* est une caractéristique de l'époque de la *libre entreprise*. Il la continue, car il est devenu capitaliste. Ce qui fait la force de l'armée et de la flotte c'est le *machinisme guerrier*, créé avec le *capitalisme* » (p. 511).

« Des conséquences psychiques s'en sont suivi pour l'âme populaire. A côté des forces du sentiment (*Gemüte*) et de l'intelligence (*Intellekts*) les forces de la *volonté* ont été développées. Notre époque est celle du volontarisme (*Voluntarismus!*) ».

« L'expansion nationale n'a pas fait tort à l'unité. Les Allemands répandus dans le monde entier ont continué à *faire corps* avec la nation. Celle-ci, comme aux temps lointains, est unie par un *lien personnel*, au lieu d'un lien territorial » (p. 514).

Voilà donc un empire allemand qui renverse toutes les frontières d'État, qui cherche et qui trouve ses sujets parmi les nationaux de tous les

peuples du Globe. Et ces nationaux-hybrides, combien sont-ils aujourd'hui, répandus de par le monde ? plus de douze millions hors d'Europe, et au moins autant en Europe même, si l'on compte les Allemands d'Autriche-Hongrie. Comprenez-vous maintenant le sens et la portée de cet étrange article, inséré dans la loi du 22 juillet 1913 sur la nationalité de l'Empire : « *Ne perd pas sa nationalité* l'Allemand qui aura obtenu, de l'autorité de son État d'origine, la permission de la conserver, avant d'acquérir une nationalité étrangère ».

La « nation allemande », en quelque endroit de la terre que ses membres résident, de quelque État que *légalement* ils soient les sujets, est devenue un seul corps et une même âme, en réalité, une immense *machine de guerre*, à laquelle le même esprit, l'esprit prussien, sert de moteur. Pour alimenter cet esprit, le peuple est appelé sans relâche à se souvenir des hauts faits de 1870, et de leurs prestigieux résultats, à se souvenir de tout ce que l'histoire officielle lui raconte et à pratiquer tous les dogmes de la religion nouvelle, de celle qui fait un avec le culte de la patrie prussifiée.

Le particularisme est-il donc mort? Le fond du caractère allemand est-il transmué? — L'un est

comprimé par une main de fer depuis près d'un demi-siècle, l'autre n'a ni la force, ni l'énergie, ni la volonté de réagir.

C'était, à la veille de la guerre, une illusion et une chimère de s'attendre à l'avènement d'une ère démocratique. Il aurait fallu qu'elle partît de la Prusse, maîtresse de l'Allemagne, que ce fût elle qui l'ouvrît. Or, l'esprit démocratique est le contre-pied de l'esprit prussien, et sa victoire, même partielle, n'aurait pu être gagnée qu'au prix de l'hégémonie impériale du roi de Prusse, hégémonie à laquelle aucune classe de la nation prussienne ne se souciait de renoncer. Cette domination de la Prusse, nous pouvons voir par la guerre actuelle, et par l'attitude que les socialistes y ont prise, à quel point l'Allemagne, dans son ensemble, s'y est identifiée.

---

## CHAPITRE XIV

### CONCLUSION

---

S'il me fallait tirer des conclusions pratiques de cette étude, dont le but essentiel a été de faire la lumière sur une mentalité obscure, — lumière qui n'importe pas moins aux peuples neutres qu'à nos alliés et à nous-mêmes, — les principales seraient celles-ci.

Il n'y a pas seulement à triompher d'une formidable machine de guerre et à conjurer, pour l'avenir, son retour offensif; il faut avoir raison de la malfaisance de tout un état d'esprit.

Tandis que le patriotisme des autres pays est surtout fait d'amour, celui de l'Allemagne a toujours été fait de haine, haine invétérée de la France, haine prédominante aujourd'hui de l'Angleterre, haines d'autant plus féroces qu'elles sont devenues des haines de *chair et de sang*. L'idée de race les a incarnées dans le peuple, parce qu'il n'y a jamais eu de véritable *nation* allemande. La race a dû en tenir lieu.

Par la même raison, l'État, ne pouvant faire corps avec une nation allemande, a prétendu avoir sa raison d'être en lui-même, et a abouti à une création artificielle et monstrueuse : mécanisme de compression et de despotisme sur les territoires subjugués, mécanisme de domination militaire et économique sur le monde entier.

Et le germanisme, ainsi constitué, ne peut s'avouer vaincu, puisque son principe est le succès. Une force invincible devra le briser.

J'ajouterais que le caractère prussien est irréductible, et que le caractère allemand pourra se ressentir longtemps du virus de la prussification qui lui a été inoculé.

Mais il y a une conclusion beaucoup plus large qui s'impose à l'esprit. Je la demanderai au noble génie qui avait embelli une Allemagne imaginaire de toutes les qualités idéales de sa propre nature, à M^me^ de Staël :

« Que deviendrait le genre humain si la morale n'était plus qu'un conte de vieille femme fait pour consoler les faibles, en attendant qu'ils soient les plus forts ? »

» Il faut que la fierté, la générosité, l'équité, tous les sentiments magnanimes enfin soient sauvés » !

# APPENDICE

# APPENDICE

## I

### PRÉVISIONS LOGIQUES DE BENJAMIN CONSTANT

Benjamin Constant, dans un livre jadis célèbre et bien oublié aujourd'hui, *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne* (1814), a été le premier, peut-être, à signaler les rapports de l'esprit public de la Prusse avec sa valeur militaire. « Ce fut, dit-il, avec l'esprit public de la Prusse autant qu'avec ses légions que le grand Frédéric repoussa l'Europe coalisée » (p. 155). Mais il est un passage beaucoup plus frappant de son livre, c'est celui où l'auteur décrit les excès logiques du militarisme qui a sa fin en lui-même. Il mérite, je crois, d'être rappelé : « Si une race purement militaire se formait actuellement, ..... elle n'aurait d'aliment ou de mobile que la plus étroite et la plus âpre personnalité. Elle prendrait la férocité de l'esprit guerrier,

mais elle conserverait le calcul de l'esprit commercial. Ces Vandales ressuscités n'auraient point cette ignorance du luxe, cette simplicité de mœurs, ce dédain de toute action basse, qui pouvaient caractériser leurs grossiers prédécesseurs. Ils réuniraient à la brutalité de la barbarie les raffinements de la mollesse, aux excès de la violence les ruses de l'avidité.....

» Quatre cent mille égoïstes bien exercés, bien armés, sauraient que leur destination est de donner ou de recevoir la mort. Ils auraient, pour se consoler, tourné leurs regards vers la récompense qui leur est promise, la dépouille de ceux contre lesquels on les mène. Ils marcheraient, en conséquence, avec la résolution de tirer de leurs propres forces le meilleur parti qu'il leur serait possible. Ils n'auraient ni pitié pour les vaincus, ni respect pour les faibles, parce que les vaincus étant, pour leur malheur, propriétaires de quelque chose, ne paraîtraient à ces vainqueurs qu'un obstacle entre eux et le but proposé.

» Le calcul aurait tué dans leur âme toutes les émotions naturelles, excepté celles qui naissent de la sensualité. Ils seraient encore émus à la vue d'une femme. Ils ne le seraient pas à la vue d'un vieillard ou d'un enfant. Ce qu'ils auraient

de connaissances pratiques leur servirait à mieux rédiger leurs arrêts de massacre ou de spoliation. ..... Ils parcourraient ainsi le monde, *tournant les progrès de la civilisation contre elle-même, tout entiers à leurs intérêts,* prenant le meurtre pour moyen, la débauche pour passe-temps, la dérision pour gaîté, le pillage pour but, séparés par un abîme moral du reste de l'espèce humaine » (p. 13-15).

## II

### LES VUES PROPHÉTIQUES ET LES JUGEMENTS D'EDGARD QUINET SUR L'ALLEMAGNE

Je ne sais pas de documents propres à jeter une plus éclatante et plus franche lumière sur l'esprit public de l'Allemagne d'aujourd'hui que les écrits, pourtant anciens déjà, d'Edgar Quinet (1), et cela à un triple point de vue :

1° Pour saisir, dans sa source et dans sa progression, l'œuvre d'unification de l'Allemagne

---

(1) Ils ont été recueillis dans les *Œuvres complètes* (Paris, 1857), VI, p. 135-290. — Les deux principaux avaient paru dans la *Revue des Deux-Mondes, l'Allemagne et la Révolution* (écrit en Allemagne en octobre 1831) (1er janvier 1832) et la *Teutomanie* (15 décembre 1842).

par la Prusse, unification que Quinet, avec une divination de génie, avait prédite quarante ans à l'avance.

2° Pour redresser les erreurs de jugement sur l'Allemagne, dans lesquelles la France n'a cessé de retomber.

3° Pour surprendre sur le vif la genèse du *germanisme,* dans la période d'incubation, de laquelle allait surgir l'homme fatidique dont Quinet avait, de si loin, annoncé la venue.

Voici quelques passages correspondant à ces divers aspects.

1° *Prusse et Allemagne* (1831).

« C'est en Prusse surtout que l'ancienne impartialité et le cosmopolitisme ont fait place à une *nationalité irritable et colère*..... C'est là que le parti populaire a fait d'abord sa paix avec le pouvoir. En effet, ce gouvernement donne aujourd'hui à l'Allemagne ce dont elle est le plus avide, l'*action*, la *vie réelle*, l'*initiative sociale*. Il satisfait outre mesure son *engouement* subit pour la *puissance* et la *force matérielle* : l'Allemagne lui sait gré de montrer que, sous ce nuage idéal où on se l'était toujours figurée, elle sait, *au besoin, forger comme un autre des armes et des trophées de bronze*.

Au premier aspect, on s'étonne que le seul gouvernement populaire, au delà du Rhin, soit presque le seul *despotique* dans sa forme; mais ce despotisme est *intelligent, remuant, entreprenant :* il NE LUI MANQUE QU'UN HOMME (1) QUI REGARDE ET CONNAISSE SON ÉTOILE EN PLEIN JOUR.

..... Ce despotisme n'est pas seulement dans le gouvernement, il est dans le pays, il est dans le peuple, dans les mœurs et le TON PARVENU *de l'esprit national.*

Le despotisme prussien ne perd pas des yeux les destinées des *nations germaniques;* c'est sur elles qu'il veut peser sciemment; il faut qu'il les *envahisse* par l'intelligence, et plus tard *par la force,* s'il le peut..... Il a des idées, des systèmes, une philosophie, une science et des sectes qui lui sont propres..... Il prouve à merveille que le soin des *intérêts les plus matériels* peut trouver des accommodements avec cet éclat de théorie et cette *préoccupation de l'infini,* dont ce pays, pour

---

(1) Le texte primitif a dû être plus catégorique encore. C'est ce que fait croire une lettre de Michelet à Quinet, du 10 novembre 1831, citée par Mme E. Quinet (*Cinquante ans d'amitié*, p. 59). Elle contient ce curieux passage : « .,... *Un homme va sortir de la Prusse* ». Il ne faut pas faire des prédictions si précises. Mon bon ami, je voudrais bien que vous ajournassiez cette publication ».

son honneur, ne se dépouillera jamais (VI, p. 146).

..... Les idées, qui devaient rester si insondables et si incorporelles, se soulèvent en face de nous comme le génie même d'une race d'hommes; et *cette race elle-même se range sous la dictature d'un peuple non pas plus éclairé qu'elle,* mais PLUS AVIDE, PLUS ARDENT, PLUS EXIGEANT, PLUS DRESSÉ AUX AFFAIRES. *Elle le charge de son* AMBITION, *de ses* RANCUNES, *de ses* RAPINES, *de ses* RUSES, *de sa* DIPLOMATIE, *de sa* VIOLENCE, *de sa* GLOIRE, *de sa* FORCE AU DEHORS, se réservant à elle l'honnête et obscure discipline des libertés intérieures.

Depuis la fin du moyen âge, la force et l'initiative des Etats germaniques passe du Midi au Nord, avec tout le mouvement de la civilisation. *C'est donc de la Prusse que le Nord est occupé, à cette heure, à faire son instrument?* OUI; et si on *le laissait faire,* il *la pousserait lentement et par derrière* au MEURTRE DU VIEUX ROYAUME DE FRANCE.

..... Ce que l'on n'aurait pas osé en 1815 (arracher l'Alsace et la Lorraine à la France) est devenu plus tard le *lien commun* de l'ambition nationale (1).

---

(1) Bismarck a su en faire le *lien* commun. Quinet, du reste, avait

..... A mesure que la France se renferme dans des pensées plus étroites..... le monde germanique n'attend plus qu'une *occasion*. Or *quelle est la nation placée par l'Allemagne pour épier et chercher cette occasion?* C'EST CELLE QUI PORTE A SA CEINTURE LES CLEFS DE NOTRE TERRITOIRE ET QUI GARDE DANS SA GEÔLE LA FORTUNE DE LA FRANCE (VI, p. 158).

2° *Opinion française.*

« Il est un pays qui nous a toujours trompés dans nos jugements. Toujours nous l'avons cherché à un demi-siècle de distance de la place où il était réellement, tant son génie est peu conforme au nôtre et nous donne peu de prise pour le saisir (1831, VI, p. 142).

(Les deux pays) se poursuivent l'un l'autre, comme dans la course d'Atalante, sans s'atteindre jamais (VI, p. 223).

L'esprit allemand et l'esprit français sont de nature si opposée que, presque toujours, l'un exclut l'autre (VI, p. 225).

---

dit : « L'*unité*, voilà la *pensée profonde*, continue, nécessaire, qui travaille ce pays et le pénètre en tous sens ».

3° *Teutomanie et gallophagie* (1842).

« Aussi longtemps que le génie national se produisait par des œuvres vraiment sérieuses, il était plein d'humanité, de sympathie, de modestie..... Au contraire, depuis que le génie est tari, l'*infatuation* a pris la place de la poésie, du talent, de l'originalité, je ne sais quel mélange de gloriole débonnaire et par dessus tout de *bile envieuse*..... (VI, p. 249).

La *vanité allemande* ne ressemble en rien à l'orgueil des Anglais ou des Castillans..... Toujours inquiète, toujours irritée, ..... tout lui fait ombrage..... elle porte avec elle les *inquiétudes du parvenu*, au lieu du contentement d'un homme depuis longtemps dans la prospérité et la puissance (p. 251).

..... Un encens imprévu a obscurci le front du penseur; l'ivresse a commencé.

A cette première disposition s'est ajouté un fait puissant, réel, je veux dire l'*union des douanes*. Depuis que cet événement important est consommé, les Allemands sont convaincus qu'ils sont le peuple pratique par excellence, et qu'il ne leur *reste plus qu'à saisir la couronne universelle* (p. 253).

..... Cette nationalité *soudainement retrouvée*

et *inspirée des conseils de la Prusse* semble, jusqu'à ce jour, ne devoir s'exprimer que par un redoublement de *mauvaise humeur et de fiel dans lequel la France a naturellement la plus grande part* (p. 254) ».

— Et Quinet cite le fameux *Manuel de l'Histoire universelle* de Leo (paru en 1840) où se lisent ces belles propositions : « *Le peuple français est un peuple de singes* (*Affenvolk*). La ville de Paris est la *vieille maison de Satan* (*das alte Haus des Satans*). La prise de la Bastille est une *comédie*, M. Necker un *idiot*, etc. »

Voici, après cela, le *gallophage* (*Franzosenfresser*) dont le grand écrivain a tracé un portrait étincelant de verve et de malice : « Dans mon long séjour, au bord du Necker, j'ai moi-même assisté plus d'une fois à ces effroyables festins de chair française. Tenez donc pour certain que la *gallophagie* est un état réel, une profession, une carrière de laquelle on vit, hélas ! matériellement beaucoup plus que spirituellement.

» Le *gallophage* reçoit, dès les premières années, une éducation particulière..... Dès l'âge de six mois, il doit grimper au mât, et casser le nez à toutes les poupées parisiennes qu'il rencontre sur son chemin. Vers six ans..... si par mégarde

il prononce un mot d'origine française, sa carrière est manquée..... L'éducation faite, il peut partir pour la terre gauloise. La faible barrière de Paris s'est ouverte en gémissant devant lui. Désormais, la ville lui appartient; il y règne. Malheur aux vaincus!

» La haute vertu qui le distingue, c'est de ne faire aucune acception de personne et souvent j'ai vénéré en silence *cet héroïsme qui consiste à se repaître d'abord de ceux qui vous ont tendu la main*. Le gallophage n'a aucune des faiblesses de la vie ordinaire..... *Je frappe qui m'assiste*, c'est (dit-il) ma devise..... » (p. 261-263).

« De bonne foi, l'Allemagne voudrait-elle que nous prissions au sérieux tant d'absurdités haineuses qui, si elle n'y fait attention, tendent de plus en plus à tenir chez elle la place de la raison et du savoir » (VI, p. 264).

---

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

—I—


**A**

*Adolphe* (de Nassau), 64, 65.
*Alsace,* 16, 70.
*Alsace-Lorraine,* 39, 76, 80, 124.
*Amoréens,* 77.
*Angleterre,* 88, 102, 109.
*Arndt,* 24, 82, 83, 89.
*Autriche,* 12, 13, 27, 34, 38, 78, 88, 93, 108, 113.

**B**

*Badois,* 14.
*Bâle,* 80.
*Belgique,* 77.
*Bergson* (Henri), 5, 107.
*Berlin,* 15, 42, 46, 94, 102.
*Bismarck,* 27, 68, 97, 104, 124.
*Bordeaux,* 62, 73.
*Bourdon,* 30 suiv.
*Boutaric,* 65.
*Boutmy* (Emile), 35.
*Boutroux* (Emile), 5, 74, 76, 91.
*Bouvines,* 65 suiv.
*Brandebourg,* 42, 43, 94.

**C**

*Cadet-Gassicourt,* 71.
*Chamberlain* (H.-S.), 58.
*Chine,* 88.
*Constant* (Benjamin), 119 suiv.

**D**

*Dahlmann,* 95.
*Dante,* 58.
*Darmesteter* (James), 104.
*Diderot,* 60.
*Droysen,* 97.

**E**

*Edom,* 77.
*Ellinger,* 74-75.
*Empire* (St.), 38, 76.

F

*Fénelon*, 44.
*Fichte*, 76.
*Florus*, 61.
*France*, 13, 19, 20, 31, 38, 53, 70, 80, 86, 88, 89, 102, 108, 109, 124 suiv.
*Franconiens*, 34.
*Frédéric Ier* (empereur), 27.
*Frédéric II*, roi de Prusse, 33, 34, 43, 44, 45, 46.
*Frédéric-Guillaume II*, 51-52.
*Frédéric-Guillaume IV*, 94.
*Fuchs* (Georges), auteur du livre *Der Kaiser, die Kultur und die Kunst*, 106.

G

*Germanie*, 38, 41.
*Gervinus*, 94.
*Gleim*, 47, 49.
*Gobineau*, 79 suiv.
*Gœthe*, 13, 19, 70-71, 75.
*Götte* (Rudolf), 21 à 25.
*Grande-Bretagne*, 80.
*Grèce*, 53.
*Grimm* (frères), 93.
*Guilland*, 97, 109.
*Guillaume Ier*, 27.
*Guillaume II*, 45, 77-78, 106.
*Guillaume le Breton*, 66-67.

H

*Habsbourg*, 41.
*Halle*, 43.
*Hambourg*, 47.
*Hanovre*, 80.
*Hegel*, 52-54.
*Henri II* (d'Angleterre), 63.
*Henri V* (empereur), 63.
*Herder*, 47, 49, 50.
*Hermann* (Arminius), 73-74, 83.
*Herrade de Landsberg*, 15.
*Hillebrand* (Karl), 86.
*Hoffmann v. Fallersleben*, 90.
*Hummel* (A.), 109.

I

*Israël*, 77.
*Italie*, 12, 38, 53, 80, 88, 108.

J

*Janssen*, 42.
*Japon*, 88.
*Jésus-Christ*, 58-59.
*Joachim Ier* (électeur de Brandebourg), 42.
*Jules II* (pape), 41.

K

*Kant*, 76-77.
*Kehl*, 12.
*Kerr* (A.), 31.
*Klopstock*, 49.
*Körner*, 89.

L

*Lamprecht* (Karl), 111 suiv.

*Lange* (Fr.), 54.
*Lapouge* (de), 80, 107.
*La Rochefoucauld*, 60.
*Lavisse* (Ernest), 107.
*Leibnitz*, 43.
*Lessing*, 47, 49.
*Leo* (Henri), 127.
*Levy-Bruhl*, 45, 54.
*Lote* (René), 45. 50, 54, 106.
*Louvain*, 77.
*Louis VI*, 63, 64.
*Louis VII*, 63.
*Louis XIII*, 62.

**M**

*Map* (Gauthier), 62-64.
*Marius*, 60-61.
*Matter* (Paul), 78.
*Maximilien Ier* (empereur), 41.
*Michel-Ange*, 59.
*Michelet*, 123.
*Mirabeau*, 34.
*Moltke*, 83.
*Mommsen*, 97.
*Montaigne*, 86.
*Montesquieu*, 99.
*Moysset*, 33.
*Muller* (Jean de), 47.

**N**

*Napoléon Ier*, 39, 52, 54.
*Napoléon III*, 12.
*Necker*, 127.
*Nietzsche*, 27, 57.
*Novalis*, 50.

**O**

*Otton* (de Brunswick), 66 suiv.

**P**

*Paris*, 57, 61, 62-63, 66, 127-128.
*Pascal*, 58.
*Pays-Bas*, 108.
*Pertz*, 57, 93.
*Philippe-Auguste*, 65 suiv.
*Philippe-le-Bel*, 64-65.
*Piton* (Frédéric), 14.
*Platon*, 108.
*Poncet*, 31, 68.
*Prusse*, 13, 37-39, 40, 42, 43, 44, 46, 47, 78, 80, 86, 91 suiv., 99 suiv., 108, 114, 119, 122 suiv., etc.

**Q**

*Quinet* (Edgar), 19, 55-56, 121 suiv.

**R**

*Ranke* (Léopold de), 98.
*Reich* (E.), 58.
*Reimer*, 54, 58, 108-109.
*Renan* (Ernest), 19.
*Reuss* (Rodolphe), 14-15.
*Richelieu*, 52.
*Richter*, 69.
*Rome*, 61, 73.

*Rousseau* (J.-J.), 51, 60.
*Russie*, 13.

S

*Sabatier* (Auguste), 70.
*Savigny*, 93.
*Scandinavie*, 80, 108.
*Schilter*, 19.
*Schmidt* (Charles), 15-16.
*Seillière* (Ernest), 59, 80, 106, 108.
*Souabes*, 34.
*Spener*, 43.
*Staël* (Mme de), 9, 54, 71, 85, 110.
*Stein* (de) 57, 93 suiv.
*Stendhal*, 70.
*Stoffel*, 34.
*Strasbourg*, 14.
*Suisse*, 108.
*Sybel*, 97.

T

*Tacite*, 9.
*Taine*, 19.
*Theutoboche*, 61-62.
*Thibaut II* (de Champagne), 63.
*Thomasius*, 43,
*Treitschke* (Henri de), 83, 101 suiv., 111.

U

*Ulpien*, 22.

V

*Varus*, 74.
*Vecellio*, 59.
*Velleius Paterculus*, 73.
*Vinci* (L. de), 59.
*Voltaire*, 33, 60.

W

*Welschinger*, (Henri), 73.
*Westphaliens*, 34.
*Wolff*, 43.
*Woltmann*, (L.), 59.
*Wurtemberg*, 12.

Z

*Ziegler* (Theobald), 21, 25-28.

35.143. — Bordeaux, imprimerie Y. Cadoret, 17, rue Poquelin-Molière.

A NOTRE LIBRAIRIE

# Les Origines

de

# L'Ancienne France

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

PAR

JACQUES FLACH
PROFESSEUR D'HISTOIRE DES LÉGISLATIONS COMPARÉES
AU COLLÈGE DE FRANCE
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES

## Xe et XIe SIÈCLES

I. Le Régime Seigneurial.

II. Les Origines communales. La Féodalité et la Chevalerie.

III. La Renaissance de l'Etat. La Royauté et le Principat.

1886-1904. 3 volumes in-8° . . . . . 30 francs.

*Le quatrième volume est sous presse.*

35.143. — Bordeaux, imprimerie Y. Cadoret, 17, rue Poquelin-Molière.